

Regards

sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer

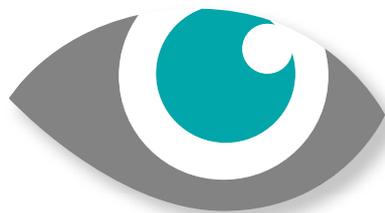
Histoires de femmes



Femmes dans l'histoire

Compte rendu du 13^e colloque annuel
17 novembre 2012

Association pour **l'Histoire et le Patrimoine Seynois**
BP 10315 - 83512 La Seyne-sur-Mer - Tél. 04 94 74 98 60
Site : www.histpat-laseyne.net - Courriel : laseynehps83@gmail.com



Regards

sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer

Histoires de femmes Femmes dans l'histoire

Compte rendu du 13^e colloque annuel
17 novembre 2012



Association pour **l'Histoire et le Patrimoine Seynois**
BP 10315 - 83512 La Seyne-sur-Mer - Tél. 04 94 74 98 60
Site : www.histpat-laseyne.net - Courriel : laseynehps83@gmail.com



Nous remercions

Jean-Michel Boned, directeur du village de vacances de CRE RATP pour son accueil amical,
les intervenants pour leur disponibilité,
les membres de l'association et les amis qui ont participé à l'élaboration du colloque annuel et de la revue.

Revue publiée avec les concours suivants :



Sommaire

Yolande Le Gallo 4
Éditorial
Histoires de femmes,
femmes dans l'histoire

**Ilia Rasoli,
Yolande Le Gallo** 5
Georgette
dite "la laitière"
et les laiteries italiennes
à La Seyne-sur-Mer

Jacqueline Viollet 11
La participation
des femmes
à l'effort de guerre
durant le premier conflit
mondial : l'exemple des
"pyrotines" de l'arsenal
de Toulon

Suzanne Micheau 16
Le groupe Femmes
au lycée Beaussier
1978-1980

Dina Marcellesi 21
Des femmes
en villégiature
à La Seyne-sur-Mer aux
XIX^e et XX^e siècles

**Yolande Le gallo,
Andrée Bensoussan** 28
Les femmes dans la ville
des chantiers navals

Fernand Nicolas 34
Les Italiennes
à La Seyne-sur-Mer
dans la seconde partie
du XIX^e siècle

Le débarcadère et le Grand Hôtel à Tamaris

Éditorial

Histoires de femmes, femmes dans l'histoire

Aborder l'histoire des femmes au niveau local n'est pas facile tant les traces visibles laissées par celles qui n'appartiennent pas au monde des célébrités sont rares. À La Seyne qui dit "femme dans l'histoire" dit le plus souvent "George Sand" réactualisée grâce à son journal récemment réédité. Malgré les belles dames en crinoline des cartes postales de la Belle époque, la villégiature à Tamaris se décline le plus souvent au masculin, les personnages connus sont des hommes.

Dina Marcellesi s'est posée la question : des femmes célèbres ne sont-elles pas passées par là ? Elle présente quelques-unes de ces femmes, musicienne, femmes de lettres, comme George Sand dont elle revisite le journal. On découvre avec curiosité, Cécile Chaminade, Denise Bourdet, Céleste de Lavigne de Chateaubriand, Colette bien sûr. Jacqueline Viollet s'est intéressée au monde du travail féminin pendant la Grande Guerre, histoire mieux connue, qu'elle nous fait découvrir dans les ateliers de la pyrotechnie de l'arsenal de Toulon. Ces milliers de femmes - et de nombreuses seynoises - ont été



recrutées pour pallier au manque de bras masculins, les hommes partis au front, tandis que l'arsenal et les chantiers navals étaient mobilisés pour l'effort de guerre et le besoin en armement. On y voit les conditions difficiles voire dangereuses de travail de ces "pyrotines" et puis la guerre finie, les femmes sont remerciées et sommées de rentrer dans leur foyer non sans une certaine résistance de leur part. Quelques décennies plus tard, des femmes ont "résisté" en tant que femmes sur leur lieu de travail, au sein du lycée Beaussier, un établissement scolaire dans une ville ouvrière, en pointe à cette époque sur le plan pédagogique. Dans la décennie 1970, celle de l'expansion du féminisme, le groupe "femmes" du lycée Beaussier, auquel a appartenu Suzanne Micheau, a affirmé une présence féminine spécifique dans un espace masculin dominant. Par leurs échanges, par la présence du groupe, elles ont pris confiance en elles et ont fait évoluer les relations avec leurs collègues masculins. Peu ou pas de traces de cette histoire contemporaine dans les archives, c'est alors que la confrontation des mémoires s'avère nécessaire.

Cette absence d'archives classiques a justifié la collecte d'une cinquantaine de récits de vie de femmes seynoises, pendant plus de deux ans, par l'association *Histoire et Patrimoine Seynois*. Ces femmes interviewées, de tout âge et de niveau social différent, dressent un tableau plus quotidien, plus intime, moins technique de la ville qu'elles ont habitée, tant à l'époque de pleine activité industrielle de la ville qu'à celle où cette activité n'existait plus. Souvent dans l'ombre de leur conjoint, elles sont fières d'appartenir à cette "communauté" des chantiers navals, celle qui se retrouve dans la joie lors du lancement des bateaux. Mais lorsque l'industrie disparaît, ces femmes deviennent fréquemment le pilier de la famille tant moralement que matériellement.

Une approche de l'histoire des femmes à La Seyne ne peut se faire sans parler de la personne de Georgette la laitière, personnage populaire à la silhouette bien connue, immigrée italienne, d'abord embauchée comme fille de ferme avant de "se mettre à son compte" en vendant le lait des laitiers italiens. Ilia Rasoli et Yolande Le Gallo ont associé les informations tirées des archives et celles données par les familles des producteurs laitiers pour décrire cette activité laitière aujourd'hui disparue et qui n'aura vécu que le temps d'une génération. Femmes intellectuelles, femmes au travail, femmes célèbres ou femmes modestes, tel est le tableau que nous vous engageons à découvrir avec plaisir.



Georgette dite "la laitière"

et les laiteries italiennes à La Seyne-sur-Mer

Louise Baroni dite "Georgette la laitière", personnage haut en couleurs que les vieux Seynois ont connu, habitait dans le quartier Bourradet près de la Maison du patrimoine, où notre association est installée.

Quel vieux Seynois ne se souvient de Georgette, de sa charrette puis de sa "Deux chevaux", de son béret, de sa cigarette, de sa gaieté et de ses chansons.

Aujourd'hui où nous parlons d'histoires de femmes, parler de Georgette se justifie naturellement mais cela nous donne l'occasion de parler aussi des laiteries à La Seyne-sur-Mer et de connaître l'origine de ce lait qu'elle distribuait. Et elle n'était pas la seule à le faire.

Les recherches nécessaires ont été faites aux archives municipales de La Seyne ainsi qu'aux archives départementales à Draguignan.

Nous avons rencontré les familles des éleveurs de vaches laitières (ou ces familles ont accepté de répondre à un questionnaire qu'Ilia Rasoli a préparé). Ce sont les familles Ballatore, Bellone, Bertolotto, Tallone, Tosello que nous remercions vivement.



La place Bourradet

Georgette la laitière caricaturée par Charly



Qui était Georgette ?

Georgette vivait au 2, rue Clément Daniel, rue qui longe la Maison du patrimoine et de l'Image. Aujourd'hui le bâtiment n'existe plus, détruit pour réaménager la petite place plantée de palmiers.

Elle y a terminé sa vie en 1986, seule et pauvre. Le service social de la ville est intervenu à la fin de sa vie pour lui assurer le minimum nécessaire.

"Éternellement coiffée de son sempiternel béret basque qu'elle rabattait sur son front après y avoir enfourné sa tignasse gris jaune, écrit Serge Malcor¹, elle parcourait les rues de La Seyne, sur son élégante carriole vernissée tirée par un jument probablement issue de la réforme de l'hippodrome de Lagoubran. Des jambes gainées dans d'épaisses chaussettes de laine grise, habillée d'une blouse terne sur laquelle trônait perpétuellement un tablier noir dont la grande poche regorgeait de pièces de monnaie".

Noël Guigou ajoute dans l'un de ses portraits tirés de la rubrique "Au fil de l'histoire seynoise" : "On l'entendait de loin assez tôt et le soir très tard. "Coin, coin, coin", les coups de corne, trois fois invariablement, annonçaient son arrivée à la clientèle. Tout le monde la connaissait et elle connaissait tout le monde par son petit nom. De 4 heures du matin à 11 heures du soir, elle ne connaissait ni dimanche ni repos, qu'il neige, qu'il vente ou qu'il pleuve. Toujours gaie et juchée sur le siège de la carriole traînée par son fidèle cheval, il n'était pas rare de l'entendre chanter les airs les plus variés".²

¹ / Serge Malcor, *La mer et les filles*, 2007, p. 122.

² / Revue municipale *Vivre à La Seyne-sur-Mer*, décembre 1981.

C'est ainsi que l'une de nos amies nous disait avoir appris "Étoile des neiges", air célèbre chanté par Line Renaud, grâce à Georgette.

La famille de Georgette, de son vrai nom Louise Baroni

Louise Baroni avait choisi Georgette, nom qu'elle préférait. Elle est née le 23 décembre 1899 à quatre heures de l'après-midi à La Seyne, campagne Blangeni, route de Balaguier.

Ses parents étaient tous les deux italiens : Ferdinand Baroni son père était originaire de Buti en Toscane (près de Pise) ainsi que sa mère Palmira Filippi. Lorsque Georgette naît, le père a 38 ans, il est journalier, la mère 31 ans est sans profession.

La famille compte trois filles : Marie, Fernande et Louise, ainsi qu'un garçon, l'aîné, Marius, né en 1891. Tous sont nés à La Seyne. Dans le recensement de 1902, la famille est installée dans le quartier des Mouissèques, maison 28 (où loge aussi une famille Filippi) mais le père n'apparaît pas. Palmira est nourrice - nourrice, si elle nourrit de son lait d'autres enfants, nourrice sèche si elle ne fait que garder des enfants.

En 1906 on retrouve la famille à La Canourgue : Palmira Baroni est veuve - nous n'avons pas retrouvé à La Seyne l'acte de décès du père - chef de famille, déclarée blanchisseuse tandis que le fils alors âgé de 17 ans est

manœuvre, Louise a alors sept ans. La famille venait de Buti, village dont était originaire la famille maternelle du maire Toussaint Merle (1947-1969). On sait qu'une grande partie du village de Buti a émigré à La Seyne dans les années 20, après la Première Guerre mondiale, fuyant la pauvreté et le fascisme.

La famille Baroni a émigré dès la fin du XIX^e siècle.

En 1906, Louise a alors 7 ans. Un témoignage rapporte qu'enfant, déjà, elle vendait le pain qu'elle transportait dans une corbeille accrochée à son dos et s'arrêtait pour jouer aux billes.

De 1915 à 1936, elle a travaillé chez Arnaud, laitier et éleveur de porcs, comme domestique puis fille de ferme, au quartier Léry - emplacement de l'actuelle grande surface "Leclerc", puis elle s'est mise à son compte, et achetait le lait chez Garelo qui remplaçait Arnaud, jusqu'en 1968.

Dans les années 1960, elle a remplacé sa charrette par une "Deux chevaux".

Georgette et sa charrette

Le personnage truculent de Georgette la laitière rappelle une activité disparue depuis presque 50 ans, la production laitière et la distribution du lait sur le territoire seynoïse.

Si Georgette parcourait La Seyne, tous les producteurs laitiers distribuaient le lait.

Les Piémontais et la production laitière à La Seyne-sur-Mer

Peu de Seynois d'aujourd'hui savent que dans la commune seynoïse, du Nord au Sud, on élevait des vaches laitières. On ne fabriquait pas de fromage sinon la fameuse brousse destinée à sa propre consommation. Pratiquer l'élevage laitier est étonnant dans un pays aussi sec, on se demande ce que pouvaient manger ces vaches ? Joséphine Moretti, qui a étudié les espaces ruraux du quartier Berthe avant l'urbanisation, a décrit ces terres cultivées d'abord de la trilogie méditerranéenne blé, vigne, olivier, avant d'être remplacée par les cultures maraîchères rendues possibles grâce à la présence de l'eau en sous-sol³. Les Piémontais y ont introduit l'élevage laitier.

On sait que l'immigration piémontaise a été massive dans la deuxième moitié du XIX^e siècle dans le Var et à La Seyne. Les Piémontais travaillaient autant dans les campagnes que dans les chantiers navals en pleine expansion. D'ailleurs une concurrence s'est établie autour de la main-d'œuvre entre le travail de la terre et le travail industriel⁴. Mais revenons à nos éleveurs laitiers.

L'histoire de China et Téo

L'histoire de China et Stéfano dit Téo, famille Bertolotto, a été rapportée dans un ouvrage de témoignages⁵.

En 1927, China arrive à Marseille de son Piémont natal où elle travaille durement dans une laiterie. Comme Georgette, elle distribue le lait. En 1931, elle épouse Stéfano, un piémontais de Chiusa Pesio qui avait travaillé aux FCM avant 1914, puis a fait un tour en Argentine avant de revenir au pays et de repartir en Provence.

En 1933, les deux époux s'installent dans une campagne d'un hectare et

3 / Joséphine Moretti, "L'agriculture dans les quartiers Nord de La Seyne au XIX^e siècle, d'une agriculture traditionnelle à une agriculture commerciale", *Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer*, n° 5, 2006.

4 / idem

5 / Francis Buffille, *Du Piémont à la Provence. La route de l'espérance*, 2006, p. 243 à 253.



Georgette sur sa charrette



China et Téo sur le marché de La Seyne



demie qui se libérait à La Seyne-sur-Mer dans le quartier des Quatre-Moulins ou quartier Domergue où vit encore la fratrie Bertolotto.

Cette campagne était composée d'oliviers, d'amandiers et d'arbres fruitiers ; d'une maison spacieuse, d'un puits avec sa noria et d'une belle remise. Mais un monticule de déchets occupait quelques ares de terrain dans un coin de la propriété.

"Le premier travail de Téo fut de dépolluer le site en débarrassant ces ordures indésirables tout en réfléchissant à l'activité qu'il pouvait développer. Le métier ancestral ne tarda pas à refaire surface. Ce fut tout naturellement qu'il acheta quelques vaches".⁶

6 / idem

32

Syndicat des Laitiers de La Seyne

Liste des Membres, Adresse et nombre de betes au 10 Avril 1945

Commune de La Seyne

Arnaud Ernest	Quartier Long	2
Bielli Pierre	Quartier St. Jean	1
Bellone Auguste	----- 3/4 -----	4 (dont 1 nouveau)
Bertolotto Stéphane	La Seyne	2
Balatore Bernard	Tanaris	6
Garello Ambroise	Quartier Léry	3
Curelli Dominique	La Morelle	1
Gozzo François	La Seyne	1
Ferero	La Seyne	1
Marchetti Antoine	Laiterie Pont de Fabre	2
Pellegrino Pierre	Quartier Léry	1
Seimandi Antoine	Laiterie Seynoise	5
Tosello Auguste	La Seyne	1
Tosello Marius	Laiterie Pont de Fabre	4
Tosello Mathieu	Mar-Vivo	3
Tosello Maurice	Quartier St. Jean	1

Commune de Six-Fours la Plage

Demaria Joseph	Quartier des Houard	12 (dont 1 nouveau)
Lambert Jean	La Coudurière	3
Rosso Michel	La Provençale	4

Les premiers éleveurs laitiers à La Seyne

D'après les témoignages de quatre familles (Bellone, Tosello, Ballatore, Bertolotto), les premiers arrivés s'installent dans les années 1927, 1928. Pour la famille Tallone, il semble que Mathieu Tallone se soit installé à Tamaris en 1900. On le retrouve dans le recensement de 1901 mais il n'apparaît pas avant dans ce quartier. Un des plus anciens éleveurs est Arnaud au quartier Saint-Jean (chez qui a travaillé Georgette) mais encore est-il désigné comme cultivateur dans le recensement de 1894. Il est probable qu'il n'y avait pas d'éleveurs laitiers à La Seyne avant 1900.

Les éleveurs laitiers à La Seyne / Six-Fours⁷

D'après ces chiffres du début des années 40 les producteurs laitiers les plus importants se situent au Nord de la ville, dans la plaine de Berthe,

quartier Léry, quartier Saint-Jean (Arnaud, Garello, Pellegrino) puis vient le quartier plus central Isnard / Monmousseau (Tosello), plus au Sud : le Pont de Fabre et Mar-Vivo (les familles Tosello). À ce cheptel s'ajoutent les vaches isolées que possède tel ou tel cultivateur qui produit le lait nécessaire à sa propre consommation.

À Six-Fours, commune limitrophe et rurale dans ces années 1930-1940 Le recensement de 1936⁸ donne quelques informations sur les sept familles six-fournaises désignées comme laitiers. Toutes sont italiennes originaires du Piémont surtout, de Toscane et d'Emilie-Romagne. Le couple y travaille parfois avec un membre adulte de la famille. Si l'on écarte un ou deux couples dont la moyenne d'âge est de 44 ans environ, les autres laitiers sont plus jeunes (moins de 30 ans d'âge moyen).

8 / Tableau établi par Claude Majastre d'après le recensement de 1936. Archives municipales Six-Fours.

7 / A D Draguignan, 14 M 31-1.

maire de Font-Pré: Brunet
Téléphone: 38 - 54

Toulon, le 3 Décembre 1941.

- TOULON -

ETAT des VACHES LAITIÈRES existant dans les SIX SYNDICATS au 3 Décembre 1941.

Commune	Nombre	dont	
TOULON	1.375	46	vaches isolées.
HYÈRES	792	35	" "
DRAGUIGNAN	700	38	" "
ST-RAPHAËL	687	104	" "
BRIGNOLES	716	23	" "
LA SEYNE	225	4	" "
Total	4.395	250	

Recensement des vaches laitières dans le Var en 1941

Quartier	Nom	Prénom	Né(e)	Lieu	Nat	État	Métier
Les Hoirs	Ballatore	Michel	1910	Italie	Italien	Chef	Laitier Patron
Les Hoirs	Ballatore	Baptiste	1915	Italie	Italien	Frère	Laitier Patron
Lombard	Bertania	Mario	1911	Italie	Italien	Chef	Laitier Patron
Les Puerats	De Maria	Joseph	1905	Lanfroia - Coni - Piemont	Italien	Chef	Laitier Patron
Les Hoirs	Faure	Mathieu	1888	Lucca - Lucca - Toscane	Italien	Chef	Laitier Patron
Bayle	Giraudi	Michel	1907	Chiusa Pesio - Coni - Piemont	Italien	Chef	Laitier Patron
Jaumard	Michelini	Joseph	1898	Montese - Modene - Emilie Romagne	Italien	Chef	Laitier Patron
Reynier	Paserie	Jean	1905	Sassuolo - Modene - Emilie Romagne	Italien	Chef	Laitier Patron
Lombard	Bertania	Domenica	1912	Busca - Coni - Piemont	Italien	Épouse	Laitière
Les Puerats	De Maria	Lucie	1900	Ussel - Turin - Piemont	Italien	Épouse	Laitière
Les Hoirs	Faure	Catherine	1890	Pontechianale - Coni - Piemont	Italien	Épouse	Laitière
Les Puerats	Fino	Maria	1908	Ussel - Turin - Piemont	Italien	Belle Sœur	Laitière
Reynier	Paserie	Marie	1905	Melle - Coni - Piemont	Italien	Épouse	Laitière
Bayle	Vve Giraudi	Maria	1864	Peveragno - Coni - Piemont	Italien	Mère	Laitière
Sardine	Minoret	Louis	1866	Toulon	F	Chef	Berger
Sardine	Minoret	Louise	1875	Solliès-Pont	F	Épouse	Bergère

Recensement des laitiers à Six-Fours en 1936

Les quartiers occupés par les laiteries concernent surtout celui des Hoirs entre Reynier et la mer, celui de Puerats le long de la route qui mène au Brusca et Bayle près de la route des Sablottes.

Localisation des laiteries

Le cheptel à La Seyne et dans le Var⁹

Les statistiques des vaches laitières dans le Var, établies au début de la Seconde Guerre mondiale donnent un état de la production au regard des besoins et des restrictions alimentaires du moment.

Dans le Var, en 1936, on compte :
4 050 vaches laitières ;
en 1937 : 4 000,
en 1938 : 4 200,
en 1941 : 4 395.

La production varoise croît alors que dans le même temps La Seyne (y compris Six-Fours et Sanary) compte le plus petit nombre de vaches laitières.

À La Seyne au cours de la Seconde Guerre mondiale, l'importance du cheptel se réduit considérablement.

En 1941 : 225,
1942 : 177 ;
1943 : 63 ;
1945 : 38.

Le rapport des services agricoles du Var, en 1945, précise que le département ne possède pas ou peu de plantes fourragères. Les exploitations se répartissent en fonction des débouchés.

Ainsi la vallée du Gapeau possédait un nombre important de "vacherie" dont la majeure partie de la production alimentait Toulon. Ce qui n'était pas le cas de La Seyne et du territoire proche¹⁰.

L'alimentation des animaux

L'alimentation des animaux était pour l'essentiel achetée ; elle venait des Bouches-du-Rhône et surtout de La Crau qui fournissait un foin particulièrement favorable à la production laitière.

Elle venait aussi des régions de montagne. Seule la vallée du Gapeau, complantée en prés et vergers, pouvait nourrir ses animaux.

À La Seyne, on achetait massivement le fourrage à des fournisseurs qui livraient par camion les balles de foin (nos témoins parlent d'un fourrager, rue Gambetta). Mais les vaches étaient aussi nourries avec les débris végétaux des jardiniers après récolte : haricots, choux-fleurs, patates douces, artichauts, carottes et betteraves. Tout cela pouvait donner un mauvais goût au lait. Parfois elles allaient dans les prés quand il y en avait (par exemple Le Prairial au quartier Berthe ou dans le quartier des Quatre-chemins).

Le besoin de main-d'œuvre

Une bonne vache produisait 17 litres de lait par jour. L'élevage nécessitait une main-d'œuvre importante.

"Le travail y était dur, il permettait de vivre mais sans plus. On travaillait dès 4 heures du matin", rapporte un témoin.

Les familles étaient nombreuses et tous ses membres travaillaient dans l'exploitation : les cinq à dix enfants parfois, quand on n'employait pas un garçon ou une fille de ferme comme chez les Ballatore ou les Tosello, c'était le cas de Georgette chez Arnaud.

9 / A D Var 13 M 8-1.

10 / AD Draguignan 13 M 8-1.

Chez Tallone on employait des étudiants suisses saisonniers (il est vrai que l'épouse était suisse).

Tous distribuent le lait dans leur quartier, ils se partagent le territoire. Ils vendent aussi le lait sur place. Nous nous souvenons être allés acheter le lait à la ferme avec notre pot au lait. Les laitiers fabriquent du fromage et du beurre pour leur propre consommation. Mais dans les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale, la production est insuffisante et les laitiers vendent du lait qu'ils ont acheté ailleurs, au *Bon Lait* ou chez *Rocchia* au Pont-du-Las, revendeur du lait qui venait des Alpes (Isère, Hautes-Alpes, Savoie...).

Marie-Louise Toche dite "Malou" a tenu, avec son mari, le "Bon Lait" du Rond-Point Kennedy de 1946 à 1984. Elle a succédé à sa mère Marguerite Blanc qui a ouvert le magasin en 1928.

Le déclin

Les contrôles sanitaires sont très stricts et on contrôle la fraude (rajout d'eau dans le lait principalement). Des laitiers ont dû stopper leur activité pour fraude.

Certains producteurs étaient engagés dans d'autres productions agricoles, pour leur propre consommation d'abord (poules, lapins, maraîchage, oliviers et prairies) puis pour la vente. Déjà en 1936, la famille Tallone cesse sa production, les vaches sont décimées par la maladie en une semaine. Le fils se convertit au maraîchage. En 1948, c'est le tour des Bertolotto qui s'adonnent au maraîchage plus

rentable. La famille Bellone développe l'élevage des cochons au moment où l'élevage laitier disparaît, dans les années 50. La famille Tosello, à Mar-Vivo, après la disparition précoce des deux parents, cesse elle aussi cette activité au milieu des années 50. Quant aux Ballatore, ils poursuivent leur production jusqu'en 1967.

Dans ces années 1950-1960, les besoins se font de plus en plus grands pour une population qui croît rapidement et les distributeurs de lait "industriels" rendent la production laitière locale dépassée par les changements de modes de vie.

Nous voudrions remercier toutes les personnes pour leurs témoignages sans lesquels nous n'aurions pas pu mener à bien cette présentation. Nous avons relevé l'émotion et parfois la passion avec lesquelles les témoins nous ont apporté leur concours. Nous avons parlé de temps révolus, difficiles pour des témoins qui ont parlé de leur jeunesse, de leur famille, de leurs parents.

L'élevage laitier n'est pas dépourvu d'attachements car une vache porte un nom, c'est un animal familier que l'on côtoie dans son intimité, une expérience difficile sans doute et forte aussi.

Louise Baroni dite "Georgette la laitière" nous a conduit sur des chemins mal connus ou inconnus à La Seyne-sur-Mer que nous avons commencé à déblayer, celui d'une agriculture urbaine. Souhaitons que d'autres iront plus loin.



Malou Toche, à gauche, dans son magasin avec des clientes



Le Bon lait, au coin à gauche, au Rond-Point Kennedy



"Queue" devant le Bon lait pendant la Seconde Guerre



Famille Tosello, Mar-Vivo. Charrette pour transporter le lait

Références bibliographiques

- Francis Buffille, *Du Piémont à la Provence. La route de l'espérance*. Torino, Daniela Piazza Editore 2006, 310 p.
- Serge Malcor, *La mer et les filles*. Auto édition, 2007, 420 p.
- Joséphine Moretti, "L'agriculture dans les quartiers Nord de La Seyne au XIX^e siècle, d'une agriculture traditionnelle à une agriculture commerciale", *Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer*, n° 5, 2006.

Témoignage de Francisque Luminet

C'était il y a cinquante ans de cela... un demi-siècle... un peu plus même ; disons fin des années 50, début des années 60.

La conférencière et madame la présidente, parmi les "laiteries de La Seyne", ont cité BALLATORE à TAMARIS... famille laborieuse que mon épouse et moi avons bien connue car nous apportant à domicile notre "lait quotidien". Détail important pour moi élevé dans les fermes de parents et grands-parents polycultivateurs pour lesquels le LAIT était la production, source de revenu, essentiel.

Habitant à Tamaris, dès notre arrivée à La Seyne, nous fûmes tout de suite clients de la famille Ballatore. Le service quotidien ou quasi-quotidien était appréciable car en ce temps-là, tout le monde ne possédait pas un réfrigérateur. C'était notre cas. Nous avons acheté notre premier réfrigérateur (marque Frigidaire 105 litres) en 1964 chez l'ami Raspaud, vendeur d'électroménager rue Cyrus Hugues. C'est le papa Ballatore qui faisait la tournée avec sa "voiture à cheval"

quatre roues. Monsieur Ballatore parlait peu ; il restait posté sur son siège, conduisant le cheval dans les voies et chemins de Tamaris, Mar-Vivo, Les Sablettes...

C'était une de ses filles - le plus souvent Margot, fort gentille et sympathique - qui déposait sur le mur de clôture des riverains-clients, le précieux breuvage ... enfin, elle le versait dans le petit bidon de la famille cliente qui, pour le prochain passage, redéposait le pot à sa place pour la livraison. Des familles (rarement la nôtre) allaient chercher le lait directement chez Ballatore.

Monsieur Ballatore avait gardé un puissant accent italien, fort agréable ; j'ai eu l'opportunité, lors d'une visite de mes oncle et tante de la région roannaise, cultivateurs dont la production importante était le lait ; ils ont été même parmi les premiers à mettre le lait frais en berlingots pour la livraison dans les épiceries, crémeries et premières supérettes.

J'ai souhaité rendre visite à la famille Ballatore car, détail essentiel, mon oncle s'appelait Pavesi et était né en Italie... La visite fut un régal... au moins pour monsieur Ballatore... et madame... qui purent converser à l'aise avec mon tonton qui me tradui-

sait les échanges verbaux. Ainsi j'appris que la nombreuse famille Ballatore, en venant s'installer rue du professeur Dubois, rue du Crouton, avait connu bien des ennuis. Personne ne les avait avertis des caprices de la mer, en certaines saisons, dans ce quartier, qui voyait les vagues frapper le bord et répandre le flot au-delà. M^{me} et M. Ballatore auraient eu des vaches noyées. Une fille Ballatore habite encore la maison. Il n'y avait pas que les filles qui "faisaient dans la laiterie". Le grand frère était chauffeur-conducteur de poids-lourds et faisait le transport régulier, en un temps, des bouteilles de lait entre les productions de l'Isère et de la Drôme et notre région.

Faut-il préciser que la tournée terminée, la fille accompagnante rentrait par ses propres moyens à la ferme ; et le papa Ballatore était, lui, rentré au bercail par le brave cheval qui connaissait le chemin... heureusement car M. Ballatore faisait quelques arrêts. Puis, la famille Ballatore ajouta un cheval au premier, en les faisant changer de sexe pour en faire une "DEUX CHEVAUX" avec laquelle la tournée continua un temps... avec une fille seule au volant et au service.

Francisque Luminet



Famille Ballatore, années 1930

La participation des femmes

à l'effort de guerre durant le premier conflit mondial : l'exemple des "pyrotines" de l'arsenal de Toulon

De la Première Guerre mondiale, la mémoire collective a gardé l'image d'une entrée en force des femmes dans le monde du travail et de leur émancipation. Image à nuancer cependant puisque bien avant la guerre, elles formaient déjà plus du tiers de la population active française. Mais il est vrai qu'à partir de l'été 1914, elles sont appelées à remplacer les hommes mobilisés, en particulier dans les usines d'armement. Le département du Var n'échappe pas à la règle. En 1917, 200 femmes travaillent aux chantiers de La Seyne reconvertis en partie dans la fabrication de matériel militaire et de projectiles, 330 sont employées à la Société Schneider à La Londe qui, à la fabrication des torpilles, ajoute l'usinage d'obus, 140 sont également présentes à la Société de torpilles à Saint-Tropez¹. Mais c'est à l'Arsenal de Toulon, et plus précisément à la Pyrotechnie, qu'elles sont les plus nombreuses. Plusieurs milliers d'entre elles y travaillent durant la Grande Guerre. Que sait-on de ces femmes ? Peu de choses. Peu de témoignages nous sont parvenus. Les familles ont parfois gardé le souvenir de ces mères ou de ces grands-mères qui ont pris part, avec courage, à l'effort de guerre². Mais ces souvenirs s'effacent progressivement... Cette présentation a pour but d'aller à leur rencontre et de montrer un aspect du rôle joué par les femmes dans notre région au cours du premier conflit mondial.

L'appel à la main-d'œuvre féminine à la Pyrotechnie

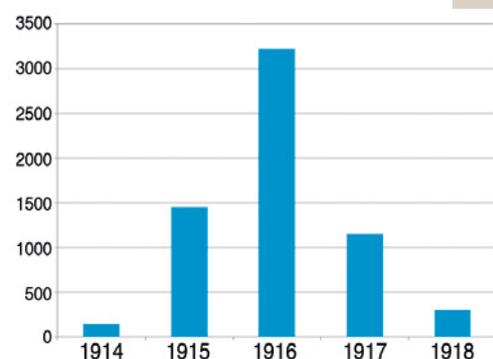
■ Le contexte

Un mois après l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie le 28 juin 1914 à Sarajevo, l'Europe s'embrase et la France entre en guerre le 3 août. 3 600 000 hommes sont mobilisés pendant la première quinzaine du mois d'août et, parmi eux, un grand nombre d'ouvriers qualifiés des usines d'armement. Alors que chaque belligérant tablait sur une guerre courte et victorieuse, au terme des premières semaines de combat, la désillusion est grande. Aucun ne l'emporte et, à l'automne, 1914, les armées s'enterrent de part et d'autre d'un front s'étendant de la mer du Nord à l'Alsace.

La situation de la France est d'autant plus grave que 10 de ses départements, parmi les plus industrialisés, subissent l'occupation allemande, la privant ainsi de l'essentiel de sa production de fer, de fonte, de charbon et d'acier. Un immense effort d'armement s'impose et cela est d'autant plus impératif que la mobilisation des ouvriers et techniciens a provoqué la chute de la production industrielle. En quelques mois l'État met sur pied une véritable industrie de guerre associant établissements publics - l'arsenal de Toulon par exemple dont dépend la Pyrotechnie - et entreprises privées reconverties, multipliant ainsi les effectifs ouvriers et les productions (4 000 obus par jour en 1914, 300 000 en 1917).

1 / Archives départementales du Var (ADV), cote 2 R 23.

2 / Nous remercions tout particulièrement M^{me} Magdeleine Blanc qui a accepté de nous parler de sa maman et Monsieur Jean-Claude Autran qui nous a transmis des photographies de sa grand-mère prises à la Pyrotechnie.



Nombre de femmes embauchées à la pyrotechnie de 1914 à 1918

C'est dans ce contexte qu'il est fait appel à la main-d'œuvre féminine. Des affiches officielles sont placardées, des bureaux d'embauche ouverts, des encarts paraissent dans la presse (*Le Petit Var* ci-dessous).

Avis Officiels

Main d'œuvre pour les usines de guerre. — Le Maire de Toulon prie les personnes (hommes et femmes) qui se sont fait inscrire pour être utilisées dans les usines et ateliers civils du département, travaillant pour la Défense Nationale et celles qui désireraient se faire inscrire, à se présenter avant le 1er mars prochain au bureau militaire de la Mairie.

Or, ce besoin de main-d'œuvre coïncide avec la nécessité dans laquelle se trouvent de nombreuses femmes, chômeuses ou ménagères privées de soutien de famille, de se procurer des ressources. Car la guerre a entraîné l'arrêt ou la réduction de certaines activités économiques. Dès le début du conflit une allocation de 1,25 F par jour est versée par l'État à chaque famille nécessiteuse dont le soutien est mobilisé.

Certes elle est la bienvenue dans les familles pauvres mais elle est faible et ne permet pas de compenser la perte d'un salaire. Revalorisée en 1917 (1,50 F), elle ne suit pas la hausse des prix mais sera maintenue à toute salariée percevant moins de 5 F, ce qui est le cas des ouvrières embauchées à la Pyrotechnie.



Toulon — 5 — Vue Générale de l'École de Pyrotechnie et de Lagoubran

■ L'embauche à la Pyrotechnie

Dépendante de la Direction de l'Artillerie navale de l'Arsenal, la Pyrotechnie s'étend au fond de l'anse de Brégaillon, dans le quartier de Lagoubran. Isolée géographiquement du reste de l'arsenal pour des raisons évidentes de sécurité, elle regroupe de nombreux bâtiments dispersés qu'il s'agisse de magasins à munitions, d'ateliers ou de laboratoires. Devant répondre aux besoins croissants de la Défense nationale, elle est confrontée à un énorme besoin de main-d'œuvre et c'est pourquoi elle fait appel aux femmes.

Du mois d'août 1914 au mois de novembre 1918 plus de 6 200 femmes y sont embauchées. Au cours de la guerre un certain nombre d'entre elles démissionnent ou sont renvoyées pour des raisons diverses. Mais au moment de l'armistice 4 300 ouvrières travaillent encore à la Pyrotechnie³. Ainsi que le prescrivent les circulaires ministérielles, sont prioritaires les femmes, mères, filles ou sœurs des hommes mobilisés, des militaires blessés ou tués, des hommes mobilisés

à l'arrière. Les registres établis par la Direction de l'Artillerie navale⁴ permettent de cerner le profil de ces femmes. Près de la moitié d'entre elles sont nées dans le Var (à Toulon, à La Seyne pour la majorité d'entre elles), près de 20 % en Corse, les autres étant nées dans d'autres régions (Bretagne en particulier) ou à l'étranger (Italie notamment). La moyenne d'âge se situe autour de 28 ans. La majorité d'entre elles sont mariées et travaillent comme journalières auxiliaires jusqu'en décembre 1918. Une minorité d'entre elles démissionnent de leur propre gré au cours de la guerre tandis que 10 % d'entre elles sont congédiées d'office pour absentéisme ou fautes.

De charmantes épithètes les désignent dans la presse : "munitionnettes", "pyrotines", "obusières"... comme si l'on voulait occulter la dureté de leurs conditions de travail. L'une est même l'héroïne d'un feuilleton publié en 1916 par *Le Petit Var* et intitulé "La Belle obusière".

.....
4 / Archives de la Marine cote 2G1 217. Ces registres indiquent les nom, prénom, date et lieu de naissance, situation familiale, date de début et de fin d'embauche, salaire, sanctions éventuelles de chaque ouvrière embauchée comme journalière auxiliaire à la Pyrotechnie durant les hostilités.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

La Belle Obusière

OU
LE « 539 »

On nous demande de tous les côtés si « LA BELLE OBUSIÈRE », l'héroïne du roman de M. Henri Giraud, existe réellement. Nous répondons oui et nous ajouterons qu'on peut la voir, la rencontrer tous les jours, de 11 h. 30 à midi 30, dans les environs de la Pyrotechnie à moins que ce ne soit dans ceux de Lagoubran et le soir à l'arrêt du tramway de la place Martin-Bidouré. D'autres brûlent de savoir si cette histoire se déroule réellement à Toulon. A ceux-ci nous dirons : L'auteur vous conduira aux Routes, à La Seyne, à Carqueiranne, à Reynier, vers Brignoles, Hyères, Saint-Tropez, Fréjus et même La Roquebrussanne. Vous vous trouverez aussi à l'arsenal, aux établissements de Milhaud, Lagoubran, de la Pyrotechnie. Vous rencontrerez La Belle Obusière au Palais de Justice, à la Prison, au Tribunal maritime, à la Sûreté, à l'hôpital du Lycée, à la caserne Brégaillon, dans un très grand café, dans un restaurant des plus cotés. Vous la suivrez dans un grand établissement de confection, chez un bottier, une couturière, une fleuriste, un bijoutier et d'autres et d'autres. Vous l'apercevrez au Théâtre, au cinéma et, fatalement, dans la plus cotée, la mieux achalandée des juiveries clandestines avec ses clientes et ses clients.

Tout Toulon défilera dans LA BELLE OBUSIÈRE.

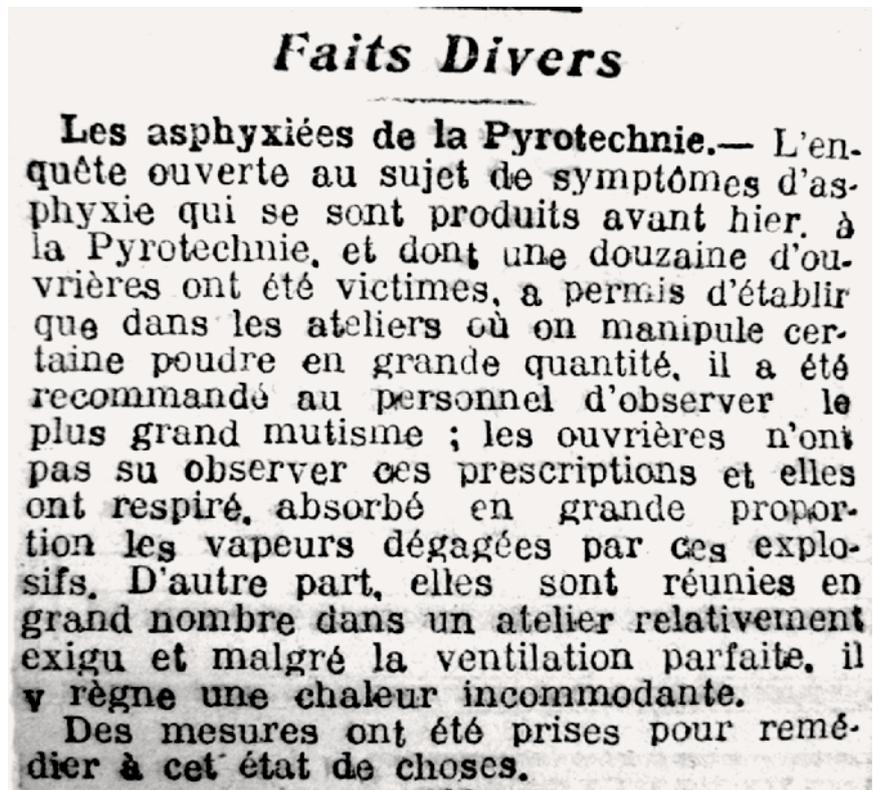
■ Les conditions de travail

Dès novembre 1914 la durée du travail passe de 8 à 11 heures, les ouvrières étant réparties en équipes de jour (de 7h à 19h) et de nuit (de 19h à 7h). Au printemps 1917, la journée de travail est réduite à 10 heures dans les arsenaux et le travail de nuit est interdit pour les femmes. Malgré cela, il se poursuit à la Pyrotechnie jusqu'à la fin de la guerre, le Préfet maritime déclarant qu'il lui est impossible d'appliquer cette mesure aux ouvrières de la Pyrotechnie "dont la production indispensable aux Armées comporte des exigences spéciales"⁵. En revanche à partir d'octobre 1917 la loi votée en 1906 sur le repos hebdomadaire (et suspendue depuis le début des hostilités) est à nouveau appliquée.

Embauchées comme journalières auxiliaires à la Pyrotechnie, les femmes touchent 2,80 F au début de la guerre. Leur salaire augmente progressivement au cours du conflit avec notamment l'instauration d'un tarif aux pièces qui n'est pas d'ailleurs sans susciter des protestations. À l'été 1917, elles perçoivent 5,50 F, doublant ainsi pratiquement leur salaire. À cela s'ajoute, on l'a dit, l'allocation versée par l'État aux familles nécessiteuses dont le soutien est mobilisé, en attendant l'instauration pour certaines d'entre elles de l'indemnité de vie chère à partir de 1917. Jamais les ouvrières n'ont touché de telles sommes d'argent et certains les soupçonnent de vouloir la poursuite de la guerre. "Certes la vie est chère - déclare le sous-préfet en juin 1917 - à Toulon au moins autant que partout ailleurs, mais on ne s'en douterait pas à voir l'affluence d'acheteuses dans les pâtisseries, boucheries, grands-magasins ainsi que sur les marchés"⁶. Cette aisance relevée à maintes reprises et jalosée parfois doit être relativisée cependant. La hausse du coût de la vie s'accélérait à partir de 1917 et absorbant l'essentiel des gains réalisés, le pouvoir d'achat des ouvrières n'augmente pas ou peu. Une mère de famille privée du salaire de son mari mobilisé sur le front,

5 / Archives de la Marine, Fonds Rouyer, cote 18 S 07.

6 / ADV cote 4M 53.



Les pyrotines victimes d'asphyxie

blessé ou tué, vit difficilement d'autant plus qu'elle est confrontée à un travail pénible et dangereux.

"Ma mère - raconte M^{me} Blanc - dut attendre ses 20 ans pour rejoindre ses sœurs qui y travaillaient déjà. L'une d'entre elles pesait la poudre, ce qui lui changeait la couleur de ses cheveux de brun en auburn, une autre cousait à la machine des gargousses, des sacs qui devaient contenir la poudre sans fumée et la mélinite, ma mère tournait les obus de 75, ce qui l'obligeait à rester debout toute la journée, à recevoir des projections d'huile et d'eau qui coulaient sans arrêt sur le tranchant des outils"⁷. Réparties en de nombreux ateliers, les ouvrières fabriquent, en effet, de petites munitions (amorces, balles de petits calibres...), confectionnent les gargousses (fagots de poudre B chargés de propulser les obus), chargent cartouches et obus de tout calibre, manipulent en permanence la mélinite, des explosifs tassés ou coulés dans les enveloppes d'acier.

Du fait de la dangerosité de certaines opérations comme, par exemple, le décapage à l'acide azotique des obus

7 / Association La Seyne Ancienne et Moderne, *Le Filet du pêcheur*, août 2006, n°100.

de 75, les ouvrières reçoivent un demi-litre de lait par jour pouvant être porté à un litre et demi "pour certains travaux éminemment dangereux"⁸.

Malgré des consignes de sécurité extrêmement sévères, les accidents sont nombreux. Intoxications liées aux poudres manipulées, brûlures provoquées par l'explosion du fulminate ou l'éclatement d'une amorce, blessures provoquées par les machines utilisées... les dangers sont multiples. La presse locale s'en fait l'écho à plusieurs reprises, comme en octobre 1918 où sous le titre "Explosion à la Pyrotechnie", *Le Petit Var* relate la mort d'une ouvrière brûlée par l'explosion du fulminate.

Travaillant en surnombre dans des ateliers exigus, les ouvrières souffrent du froid en hiver et de la chaleur en été. En juillet 1918, dans leur local surchauffé des femmes décident de casser les vitres. La sanction ne se fait pas attendre : 25 jours de réduction de solde⁹.

Les sanctions reportées soigneusement sur les registres d'inscription du personnel embauché révèlent un encadrement sévère assuré par les surveillants et chefs d'atelier.

8 / Archives de la Marine, cote 1 H6 84.

9 / Archives de la Marine, cote 2G1 220.



Des ouvrières de la Pyrotechnie pendant la Première Guerre mondiale

Elles frappent un grand nombre d'ouvrières et sont motivées par diverses raisons : retards, absences illégales, rendement insuffisant, non respect des consignes, refus d'obéissance entraînant des réductions de solde, des mises à pied voire des renvois. Or, bien des retards ou des absences non autorisées sont, on l'imagine, liés à la situation personnelle de nombreuses ouvrières, mères de famille et ne résidant pas à proximité de la Pyrotechnie.

Beaucoup viennent à pied et parfois de très loin ; d'autres prennent les tramways (conduits d'ailleurs par des femmes à partir du printemps 1918), bondés le plus souvent, à tel point que la municipalité de Toulon demande à l'autorité militaire de trouver une solution pour assurer le transport des ouvriers de l'Arsenal par voie ferrée ou par mer.

C'est ainsi qu'à partir de 1916 de nombreuses ouvrières empruntent le "Stamboul" ou le "Bosphore" loués par la Marine à l'entreprise des *Bateaux de Tamaris*. Absentes de leur foyer pendant une grande partie de la journée et parfois au cours de la nuit, ces femmes sont d'autre part confron-

tées au problème de la garde de leurs enfants.

C'est la raison pour laquelle le ministère de la Marine encourage la création de pouponnières, garderies et écoles maternelles destinées à accueillir les enfants des mères de famille travaillant pour la Défense nationale. Trois pouponnières sont créées dans l'enceinte de l'Arsenal dont une à la Pyrotechnie.

■ Des revendications à la "démobilisation" des ouvrières

Tout au long de la guerre, des femmes protestent contre les conditions de travail qui leur sont imposées et réclament des augmentations de salaire, une indemnité de vie chère, une réduction de la durée du travail ou encore des congés payés. Elles reçoivent des appuis venus des milieux politique et syndical, de la Ligue des



Femmes au travail à la Pyrotechnie

Droits de l'Homme ou encore de la presse locale et obtiennent parfois satisfaction en matière de rémunération ou de congés (notamment pendant la durée de la présence de leur époux lors des permissions).

Encouragées par ces succès, à partir de l'été 1917, elles n'hésitent plus à manifester ouvertement leur mécontentement et c'est dans le cadre syndical qu'elles cherchent à faire entendre leur voix. Un "Comité Féminin d'Action Syndicaliste" réunissant l'ensemble de la main-d'œuvre féminine de l'Arsenal est constitué sous la présidence d'une ouvrière de la Pyrotechnie, Anna Castellan.

Au sein du Syndicat des Travailleurs du Port, une commission mixte est créée à laquelle Anna Castellan est élue. Mais celle-ci est très vite confrontée à un problème majeur au moment où la guerre s'achève : le licenciement de la majeure partie du personnel féminin de la Pyrotechnie.

Embauchées pour la durée des hostilités, leur licenciement est fixé à la fin décembre 1918 avec pour indemnité de départ un mois de salaire.

Le 28 décembre, 1 500 ouvrières



Les ouvrières du groupe des mèches, 1916-1917

se rendent à la Bourse du Travail de Toulon pour protester contre les conditions de leur licenciement. Elles décident d'envoyer à Paris une délégation afin d'exposer leurs revendications au ministre de la Marine. Le lendemain, elles se rendent à nouveau à la Bourse du Travail et forment un bureau de dix membres chargé de défendre leurs revendications demandant notamment à n'être congédiées qu'au retour de leurs maris.

Mais ces efforts restent lettre morte. Sur les 4 300 femmes travaillant encore à la Pyrotechnie au moment de la signature de l'armistice, 3 500 sont licenciées fin décembre 1918, 400 le mois suivant. En quelques jours, par conséquent, près de 4 000 ouvrières sont congédiées avec pour toute avance un mois de salaire. Leurs moyens d'action sont désormais extrêmement limités dans la mesure où beaucoup estiment que les femmes doivent retrouver la place qu'elles occupaient avant la guerre c'est-à-dire réintégrer leur foyer.

De nombreux articles dans la presse locale insistent sur la nécessité de redresser la natalité, sur les dangers que représente la pouponnière pour

les nourrissons et surtout de permettre aux hommes de retrouver du travail au terme de leur démobilisation. Les mesures prises à la Pyrotechnie au même moment en faveur des ouvriers militaires ne laissent aucun doute quant aux priorités en matière d'emploi.

*"Le personnel ayant été prévenu par voie d'affiches - écrit le préfet du Var au ministre de l'Intérieur en janvier 1919 - que les hommes, qui après la démobilisation, voudraient rester à l'artillerie navale, n'avaient qu'à en adresser la demande et que l'on pourrait leur garantir un travail pour six mois au moins"*¹⁰.

Insensible au sort des ouvrières licenciées, le syndicat des Travailleurs du Port l'est aussi, qui estime *"qu'aucun personnel féminin n'est indispensable"* à l'Arsenal¹¹.

Douloureux et long traumatisme pour les combattants, comme le remarque Françoise Thébaud¹², la Grande Guerre ne pouvait amener chez les hommes qu'un désir de retour à la

.....

¹⁰ / ADV, cote 4M 56/7.

¹¹ / *Le Petit Var*, 3 décembre 1918.

¹² / Françoise Thébaud, *La femme au temps de la guerre de 14*, Editions de la Seine, 2005, p.300.

normale, le désir d'au moins retrouver leurs femmes telles qu'ils les avaient laissées, à la place où ils les avaient laissées. Pour la plupart d'entre elles, les "pyrotines" réintègrent leur foyer. Mais elles ne sont plus tout à fait les mêmes. Elles ont dû faire face aux difficultés du quotidien, assurer la survie de leur famille, lutter pour améliorer leurs conditions de travail et parfois affronter la perte de leurs proches. Nul doute que cette tragique expérience les a mûries et a contribué à leur émancipation. Même si bien d'autres combats seront nécessaires pour la réaliser.

Bibliographie

- Évelyne Morin-Rotureau, *1914-1918 : combats de femmes. Les femmes piliers de l'effort de guerre*, Paris, Ed. Autrement, 2004.
- Françoise Thébaud, *La femme au temps de la guerre de 14*, Ed Stock, 1994.
- Sylvie Schweitzer, *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2002.

Le groupe Femmes au lycée Beaussier 1978-1980

Lorsqu'il m'a été demandé de parler du groupe Femmes du lycée Beaussier, je me suis dit que je n'avais presque aucun souvenir de cette période. Sauf peut-être un sentiment de quelque chose de convivial, chaleureux, et qui m'avait beaucoup aidée à un moment difficile de ma vie.

Puis j'ai tâché de me rappeler le nom des anciennes copines du groupe. Et je me suis aperçue avec plaisir qu'avec la plupart j'avais gardé des liens particuliers jusqu'à aujourd'hui, et que ce serait très agréable de se réunir à nouveau. Certaines ont quitté La Seyne, et je n'ai pu les contacter. Mais celles que j'ai retrouvées ont en général accueilli avec joie la proposition de réveiller, sans tomber dans la nostalgie, les vieux souvenirs... Et, au bout du compte, la mémoire de l'une aiguillant celle de l'autre, nous avons découvert qu'il nous en restait beaucoup, pas forcément concordants ! C'est le résultat de cette élaboration collective de souvenirs personnels, que je vous livre aujourd'hui.



Le Lycée Beaussier à La Seyne-sur-Mer, dans les années 1970

Le plus difficile a été de retrouver comment s'était formé ce groupe de femmes venues d'horizons divers.

Il y avait parmi nous des profs en majorité, mais aussi des surveillantes, des agents administratifs et même une chef d'établissement adjointe. Nous étions, en tout, une quinzaine.

Le groupe Femmes du lycée Beaussier s'est formé en 1978, à l'initiative de collègues venues de la cellule communiste Politzer du lycée qui souhaitaient réfléchir aux problèmes spécifiques des femmes ; d'autres avaient déjà une expérience dans le Planning familial, le

MLAC (Mouvement pour la Libération de l'Avortement et de la Contraception) ; certaines militaient dans leurs syndicats, d'autres encore se trouvaient confrontées à leurs difficultés de femmes et de mères pour concilier vie professionnelle et vie familiale, ou tout simplement désiraient voir aboutir des revendications féministes.

Même si, en tant que fonctionnaires, nous jouissions d'un statut égalitaire et souffrions moins que d'autres de discriminations, nous ressentions toutes la nécessité de changements profonds dans la société.

L'époque était au féminisme conquérant et le chemin à parcourir pour parvenir à l'égalité était long encore... N'oublions pas que c'est seulement en 1965 que la femme française acquiert le droit de travailler sans l'autorisation de son mari, d'ouvrir un compte bancaire à son nom et de gérer ses biens librement.

En 1967 est votée la loi Neuwirth, qui abroge la loi de 1920, laquelle punit lourdement les femmes ayant pratiqué ou subi un avortement (en 1942, sous le gouvernement de Vichy, l'avortement est même déclaré "crime



Lucien Neuwirth

contre la sûreté de l'État" et puni de la peine de mort. Marie-Louise Giraud fut guillotinée pour ce motif en 1943)¹. La loi Neuwirth, donc, autorise la contraception, mais pas l'avortement.

En 1970 naît le MLF, Mouvement de Libération des Femmes, avec entre autres Antoinette Fouque et Simone de Beauvoir.

En 1971, ces femmes publient le "Manifeste des 343", bientôt appelé "Manifeste des 343 salopes", signé par des femmes célèbres comme Simone de Beauvoir, Catherine Deneuve,



1 / Le journal satirique "Le Crapouillot" publia pour la circonstance le pamphlet pour le moins audacieux d'un certain Henri Janson : "Les maréchaux, octogénaires ou non, aiment qu'on laisse venir à eux les petits enfants. / Ils ne tolèrent pas qu'on les tue dans l'œuf. / Les enfants, selon les militaires, doivent être tués à point. / A 20 ans. / Pas avant. / Les maréchaux aiment les enfants au champ d'honneur et au sang. / Comme les canards. / On sait que la cuisine française est la première du monde".



Françoise Giroud

Jeanne Moreau ou Françoise Sagan. Toutes revendiquaient le fait d'avoir avorté au moins une fois dans leur vie. Doc 343 salopes

En 1972, c'est le procès de Bobigny, où une jeune fille accusée d'avoir avorté après un viol est relaxée grâce à la pression des féministes. C'est une grande victoire symbolique.

La même année, les députés votent une loi établissant l'égalité des salaires entre hommes et femmes, loi qui, aujourd'hui, n'est toujours pas respectée !

En 1974, Françoise Giroud devient, sous le mandat de Giscard d'Estaing, secrétaire d'Etat à la Condition féminine et fait voter une loi stipulant que la pilule contraceptive peut être délivrée aux mineures dans les centres de Planning Familial ou chez des médecins, sans l'autorisation de leurs parents.

Et en 1975 est votée, pour 5 ans, la loi Veil autorisant l'IVG, loi qui a suscité des débats houleux et des attaques violentes, parfois obscènes, à l'Assemblée.

Mais il faudra attendre 1980 pour qu'une femme, Marguerite Yourcenar, entre à l'Académie française, 1991 pour que la France se dote d'un Premier ministre femme, Édith Cresson, 1995 pour que les droits des femmes soient reconnus comme "partie intégrante et indivisible des droits humains" à



Simone Veil



Antoinette Fouque



Gisèle Halimi



Simone de Beauvoir

l'ONU² (2), et 2000 pour que soit votée la loi sur la parité en politique. Toutes ces conquêtes qui nous paraissent aujourd'hui normales, définitivement acquises et faisant partie depuis longtemps du paysage social français, sont donc récentes, gagnées de haute lutte grâce à des personnalités exceptionnelles, et d'ailleurs toujours menacées dans leur pérennité. À la fin des années 70, on est ainsi en pleine mouvance des revendications féministes.

Y avait-il une spécificité du lycée Beaussier ?

Cet établissement, qui regroupait, à l'époque, enseignement technique et enseignement général, constituait un lieu privilégié pour l'émergence d'idées nouvelles. Il était alors considéré comme un lycée "rouge", qui bougeait beaucoup, où les syndicats étaient puissants, où les personnels ne se lais-

.....
2 / Notons qu'à cette occasion les États catholiques et musulmans ont essayé, en vain, d'exclure la notion de "sexualité" des textes.



Retournée dans le calme après mai 1968

saient pas faire et manifestaient une grande solidarité entre enseignants et non-enseignants et à tous les échelons de la hiérarchie. Un lycée atypique, un lycée rebelle en quelque sorte.

En 1968, Beaussier fut un des 400 lycées de France à avoir un comportement dit "constructif", c'est-à-dire à faire des propositions concrètes qui furent en partie appliquées par la suite. Sur le plan pédagogique par exemple, les enseignants et personnels administratifs de Beaussier plaçaient toujours l'élève au centre de leurs préoccupations et leur travail. On avait à cœur de donner leur chance aux élèves qui nous arrivaient des collèges "difficiles" ou d'autres lycées où ils n'avaient pas réussi. Leur cas était pris en considération individuellement par les équipes concernées. Des passerelles d'une section à une autre étaient mises en place par l'administration pour valoriser au mieux leurs compétences, ce qui ne se faisait pas encore dans les autres lycées.

Sur un autre plan, les rapports hiérarchiques cédaient la place à des relations plus conviviales.

Beaussier était un microcosme à l'image de la ville ouvrière où il était implanté : toutes les classes sociales étaient représentées sur un plan d'égalité ; mais aussi, le lycée vibrait à l'unisson des luttes qui se menaient à quelques pas dans les chantiers navals, lesquels connaissaient déjà des diffi-

cultés. Lors des réunions syndicales, les agents avaient droit à la parole au même titre que les autres personnels, ils permettaient une approche plus concrète, moins idéologique, des problèmes. Enfin, il faut reconnaître que cégétistes, communistes et autres partis de gauche y étaient majoritairement représentés.

Cependant il fallait faire accepter la formation du groupe par l'institution. Le chef d'établissement, un homme bien sûr, étant réticent à ce qu'il prenait pour une prise de pouvoir par les femmes, nous avons mis en avant la nécessité de développer au lycée, chez des ados de 15 à 18 ans, l'éducation sexuelle et la connaissance de la contraception. Le planning familial étant déjà implanté pour les élèves majeurs, il fallait former davantage de collègues à ce rôle³.

Lorsqu'Annie, adjointe au proviseur, s'est jointe au groupe, sa présence lui a donné une façade d'honorabilité et de sérieux, ce qui a facilité nos démarches ; son aide nous a été plus d'une fois précieuse ! Grâce à elle nous avons obtenu de pouvoir nous réunir une fois par semaine dans une

.....
3 / Il faut noter que, grâce à Toussaint Merle, qui dans nombre de réalisations sociales (jardin d'enfants, centre médico-social par exemple) s'est montré un maire particulièrement progressiste et en avance sur son temps, un centre de Planning familial avait été créé à La Seyne.





Le lycée Beaussier à La Seyne

salle inoccupée entre 12h et 14h, pour y parler en toute liberté. Pour celles qui avaient des enfants, une fille de collègue a bien voulu s'en charger et les occuper pendant ce temps.

Quels étaient nos sujets de discussion ?

Tout d'abord la contraception et l'avortement bien sûr, qui étaient la préoccupation majeure des femmes de cette époque. La loi Veil n'ayant été votée que pour 5 ans, se posait donc en 1978, date de formation du groupe Femmes à Beaussier, la question de la rétablir ou de l'abroger définitivement. Nous avons, entre autres, participé à un meeting organisé à la mairie sur la contraception et à une manifestation, à la salle Apollinaire, à l'occasion de la projection du film "Regarde, elle a les yeux grands ouverts", histoire d'une maternité heureuse, présenté par le docteur Weill-Hallé en 1980.

Au-delà de ces problèmes spécifiques, nous évoquions les multiples discriminations dont étaient victimes les femmes dans leur vie professionnelle ou privée.

À l'intérieur des syndicats, même au lycée Beaussier, les hommes tenaient encore l'essentiel des postes à responsabilités. Aussi parmi nos premières formes d'action revendicative, il y a eu la possibilité de participer pleinement à l'activité syndicale et nous avons réussi à faire changer les horaires de réunions syndicales et organiser des garderies pour nos enfants pendant les conseils de classe.

À l'extérieur de l'établissement, deux d'entre nous, Irène, secrétaire départementale du SNES et Annie, secrétaire départementale du syndicat des chefs d'établissement, ont présenté au congrès de la FEN une motion sur les horaires de réunions syndicales (plutôt entre 12h et 14h qu'après 18h), la garderie des enfants pour que les mères puissent y assister, la nécessité d'informer davantage les lycéennes sur la contraception. L'assemblée, majoritairement masculine, a refusé la motion. Mais les idées ont fait leur chemin et des partis ou des mutuelles les ont, plus tard, reprises à leur compte.

Autre action d'éclat qui nous est revenue en mémoire : Nous avions un jour affiché en salle des profs un tableau de statistiques intitulé "*Les femmes sont-elles moins intelligentes que les hommes ?*" montrant que dans l'Éducation nationale, comme du reste dans la plupart des entreprises, plus le niveau de qualification était élevé, moins on trouvait de femmes : à l'école primaire les enseignantes étaient largement majoritaires, dans le secondaire un peu moins, dans le supérieur elles se faisaient rares ; il y avait plus d'hommes agrégés que de femmes, plus d'hommes aux postes de responsabilités (proviseurs, intendants, recteurs, inspecteurs), ainsi de suite...

L'affiche fut rapidement déchirée. Il se trouva même un collègue homme bien informé pour expliquer doctement à un petit groupe de femmes, pourtant elles-mêmes agrégées, qu'il était scien-

tifiquement prouvé que les femmes manquaient de l'hormone nécessaire pour réussir aux concours, l'hormone de l'agressivité !⁴

Un autre dira à sa collègue : "*Votre agrégation c'est de la chance, la mienne c'est du mérite*"... Ou encore, on entendait dire dans les couloirs que les classes les plus prestigieuses ne pouvaient être confiées qu'à des hommes.

Leur effarement fut grand lorsque des femmes parmi nous prétendirent devenir secrétaire d'un syndicat, représentante au conseil d'administration du lycée, voire déléguée au niveau départemental ou fédéral. Des femmes de notre groupe, comme Irène, Annie ou Renée ont été des pionnières en prenant les postes de déléguée syndicales ou secrétaire du SNES, le syndicat majoritaire au lycée à cette époque. Depuis la formation du groupe Femmes au lycée, de son fait ou en raison d'une évolution générale, les femmes secrétaires du SNES, n'étaient plus une exception !

Il y eut pourtant des collègues pour

.....
4 / Ainsi que le montre le rapport Boukhobza-Delavault publié en 2000, ces données n'ont guère évolué : "*Traditionnellement, le secteur public est censé garantir et promouvoir l'égalité entre les sexes. Pourtant, toutes les statistiques montrent une raréfaction progressive des femmes au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie. L'université ne fait pas exception puisque, comme le montre le rapport Boukhobza-Delavault (2000), les femmes ne représentent, en 1999, que 14% des professeurs mais 36% des maîtres de conférences*".

regretter que le syndicat se "dévalue" avec l'accès de femmes à ces responsabilités. C'est du reste une idée courante de nos jours encore qu'un métier qui se féminise se dévalue.

Ces réactions n'étaient pas le fait d'hommes inintelligents ou particulièrement machistes, mais d'hommes qui en toute bonne conscience se pensaient égalitaristes, à condition de respecter le partage des rôles voulu, paraît-il, par la nature...

Plus largement, nous abordions dans nos discussions des problèmes quotidiens : le partage des tâches dans le foyer, la place de la femme dans le couple, la libération sexuelle, les homosexuels dans la société ; nous avons soutenu la grève des employées de *Mammouth*... De façon générale, nous mettions l'accent sur la difficulté de prendre sa place et de faire valoir ses compétences dans des milieux majoritairement masculins, de prendre la parole en public, en un mot de lutter contre l'effacement qu'exigent la modestie et la pudeur féminines.

Notre féminisme n'était pas agressif ; il revendiquait simplement que les femmes aient leur juste place dans la société. Or cette question n'était pas à l'ordre du jour dans les syndicats ou les partis. Ainsi le Parti communiste, puissant à La Seyne à cette époque, se montrait réticent à cette façon d'aborder les inégalités sociales ; pour lui, cela relevait d'un système de pensée "petit-bourgeois" qui aboutissait à diviser les forces révolutionnaires. Lorsque la Révolution aurait instauré la justice sociale, le problème de l'égalité entre sexes serait réglé du même coup. Beaussier La Seyne Si les hommes étaient exclus de

notre groupe (ce qui d'ailleurs ne faisait pas l'unanimité entre nous), ce n'était pas par un réflexe sexiste ou un désir de revanche, mais parce que, pour certaines d'entre nous, il était plus facile de parler librement entre femmes, en-dehors des rôles imposés, en particulier hors du jeu de la séduction ou de la provocation qui nuit à une parole vraie.

Ces discussions entre femmes nous ont permis de prendre confiance en nous et d'avoir le courage de défendre nos positions face à des hommes dans une réunion. Nous avons ainsi découvert et en partie défriché un terrain de luttes et de conquêtes, ouvert un espace de liberté.

On pourrait avoir le sentiment que pendant ces deux ans qu'a duré le groupe, nous n'avons pas fait grand chose, concrètement. Mais parler, partager nos expériences, prendre conscience de soi et du fait que nous n'étions pas seules à nous débattre dans nos problèmes, c'était déjà agir. On pourrait dire, si le terme n'était impropre, qu'une "conscience de classe" est née entre nous. Nous nous sommes insensiblement transformées en modifiant l'image que nous avions de nous-mêmes, en refusant les idées reçues sur la "nature féminine", ce qu'une femme est ou doit être. On disait alors volontiers que les femmes sont superficielles, qu'elles ne s'intéressent qu'à des futilités, qu'elles se jalourent entre elles et ne connaissent pas la solidarité. L'expérience du groupe nous a prouvé le contraire. Comme d'autres avant nous ou en même temps que nous, nous avons compris qu'être femme, c'est moins une question de sexe que d'éducation et de société, que les préjugés, les traditions nous programment et nous

modèlent plus sûrement encore que nos gènes, une idée qui ne fait pas encore consensus aujourd'hui !

En nous changeant, nous avons changé les choses, et peut-être, un peu, les hommes autour de nous. Tout cela a pu se faire sans "guerre des sexes", une guerre qu'aucune de nous ne souhaitait.

Nos collègues hommes, qui étaient nos alliés dans le travail, nos amis, nos partenaires, ont un temps hésité entre l'inquiétude, le mépris ou le ricanelement. Certains se sentaient remis en cause dans leur bonne volonté pour "nous rendre heureuses", et finissaient par douter de leur légitimité et de leur compétence dans ce rôle. Ceux-là ont peut-être trouvé à travers notre libération une voie pour se libérer eux-mêmes de la pression des stéréotypes. D'autres se demandaient ce que nous pouvions bien comploter entre nous. "*Mais qu'est-ce qu'elles veulent, à la fin ?*". D'autres, enfin, ont laissé s'exprimer leur rancœur et leurs frustrations et ont préféré camper sur leurs certitudes de mâles.

Mais petit à petit, la compréhension a prévalu dans l'ensemble et notre petit groupe, au bout de deux ans, a perdu ses raisons d'être et s'est dispersé.

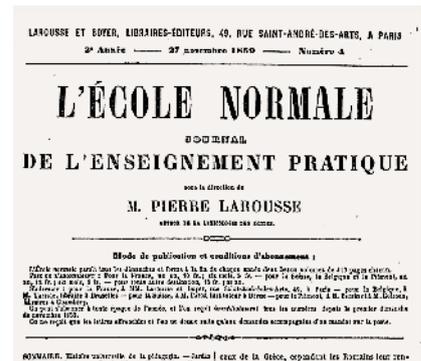
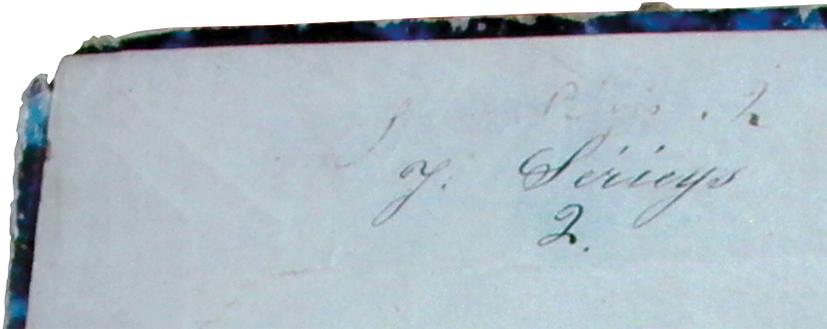
Cependant rien n'est jamais acquis, et la situation des femmes dans la société sur le plan des salaires, de la parité, de leur vie conjugale et sexuelle, montre que les mentalités progressent moins vite que les lois, et que des régressions menacent sans cesse les victoires qu'on croyait irréversibles. La vigilance reste donc de mise, et nos filles et petites-filles, contrairement à ce qu'elles croient, devront peut-être en partie refaire ce chemin.



Des femmes en villégiature à La Seyne-sur-Mer aux XIX^e et XX^e siècles

La mystérieuse correspondance de Berthe et d'Adrienne

Le propriétaire d'un manoir du lieu-dit "Le Pousset" dans le Nord de l'Aveyron trouve, dans son grenier, divers papiers de Joseph Jude Simon Sérieys, notaire à Aurillac entre 1810 et 1850. Un manuscrit relié comme un livre attire son attention. C'est une correspondance entre deux jeunes filles. En page de garde, d'une écriture élégante, figure un nom : J. Sérieys. Vincent Flauraud, alors étudiant, transmet ce document numérisé au professeur Jean-Marie Guillon, qui le remet à l'association HPS.



En quoi ce manuscrit nous intéresse-t-il ?

Les lettres sont datées du 1^{er} août au 8 novembre 1859.

Deux jeunes filles terminent leur éducation à la Maison impériale¹ de Saint-Denis, créée par Napoléon I^{er}. Berthe est appelée par sa mère adoptive à venir la rejoindre à Tamaris. Elle décrit ses émotions à son amie Adrienne restée à Paris.

Nous avons là les témoignages de deux femmes : la tante, M^{me} Dervilliers et la nièce, Berthe Delaunay, sur Tamaris à cette époque. Quelques mois plus tard George Sand vient s'y reposer, entre février et mai 1861.

Il était tentant de comparer son journal *Voyage dit du Midi* avec ces écrits intimes.

Les descriptions sont d'une grande précision. Nos recherches dans les archives afin de situer avec exactitude cette "campagne Dervilliers - quartier des Tamaris - La Seyne près Toulon-Var" sont restées infructueuses. C'est internet qui nous a révélé l'énigme.

La correspondance n'est autre qu'un exercice de style épistolaire publié,

sous la direction de Pierre Larousse, dans le deuxième volume du journal de l'enseignement pratique *L'École Normale*, créé en janvier 1858.

L'auteur en est Emmanuel Curel, personnalité locale bien connue à Toulon, notamment dans l'enseignement. D'abord instituteur, il devient directeur de l'École supérieure communale. Lorsque la loi Falloux supprime ces écoles de la liste des établissements primaires, il en perd la direction. Il est rayé des cadres de l'enseignement. Quelques années plus tard, en 1857, il entre comme bibliothécaire à la Bibliothèque municipale, qu'il dirige jusqu'à sa mort.

Paul-Emmanuel Curel était saint-simonien et franc-maçon.

Le journal de Pierre Larousse

À l'évidence Curel connaît bien Tamaris. En lisant les descriptions de M^{me} Dervilliers ou de Berthe, on ne peut s'empêcher d'imaginer qu'il y a une relation entre le poète-maçon Poncy et lui. Mais plus encore que celles de George Sand, ces peintures sont des invitations à la découverte du site.

M^{me} Dervilliers écrit : "*Tu arriveras aux Tamaris² dans la plus belle saison de l'année, dans la saison des fruits et des bains de mer. Je jouis d'avance des sensations agréables que tu éprouveras à la vue du paysage qui se déroulera sous tes yeux quand tu arriveras pour la première fois sur ma terrasse*"...

2 / Écriture utilisée dans toute la correspondance ; elle fait référence à l'origine botanique du nom.

« Je vous prie de proposer à votre correspondant une correspondance régulière. La note demandée sera préparée. »

Alors finit la comédie.
P. LAROUSSE.
STYLE ÉPISTOLAIRE
Correspondance de deux jeunes personnes élevées dans la maison impériale de Saint-Denis.
SUIVET.
M^{me} Dervilliers, riche veuve sans enfants, s'est retirée dans une villa qu'elle a achetée sur le golfe de Balaguier, rade de Toulon, au quartier des Tamaris. Elle écrit à sa nièce, Berthe Delaunay, orpheline, élève de la maison impériale de Saint-

Saint-Denis, 3 août 1859.
Ma bien bonne tante,
Vous m'aviez déjà fait pressentir vos intentions, et votre dernière lettre ne m'a causé aucune surprise. Je ne pouvais penser à vous sans penser à votre solitude et sans vivement désirer de la faire cesser. Quelque agréable que soit la retraite que vous vous êtes choisie, vous ne pouvez pas vivre seule ; vous avez besoin d'avoir à qui parler, à qui communiquer vos impressions, vos désirs, vos projets ; d'avoir auprès de vous une personne qui vous accompagne dans vos promenades, qui s'associe à vos travaux, qui vous soumette ses observations, qui remplisse le vide des longues soirées d'hiver, qui veille à votre santé et adoucesse l'amertume de vos souvenirs ; il vous faut, en un mot, une compagne qui vous aime et vous le

1 / Aujourd'hui "Maison d'éducation de la Légion d'honneur".

"je me sentis étourdie des grandeurs qui m'environnaient lorsque la Providence me conduisit dans ces merveilleux parages..."

Berthe, après la description fidèle et détaillée de la baie du Lazaret et de la rade, ajoute : "Il me serait impossible de peindre l'admirable harmonie qui règne parmi les parties de ce grand tout, la pureté de l'air, la douceur de la température, la transparence des eaux, la vigueur de la végétation, la richesse et la variété des couleurs, la poésie des cabanes des pêcheurs semées le long de la côte et des barques aux blanches voiles qui parcourent le golfe en tout sens et qui répandent tant de mouvement et de vie"... "la vue du magnifique tableau que j'ai devant moi ne fatigue jamais, parce qu'il varie à chaque instant..."

George Sand (1804-1876)

George Sand, ardente féministe, née le 5 juillet 1804 à Paris, revendique pour les femmes le droit au divorce et à l'égalité civile que le code Napoléon leur refuse.

En octobre 1860, après une sérieuse maladie, le médecin lui conseille un changement de climat et désigne le Midi en priorité.

Elle ne connaît pas cette région où elle n'a fait que passer à deux reprises à Marseille : en juin 1833 avec Musset pour son voyage en Italie qui se solde par un échec sentimental, puis en 1838 lors de son retour de Majorque avec Chopin malade. Contrairement à une idée reçue, elle n'est pas venue à La Seyne avec Chopin. Leur liaison a duré jusqu'en 1847, Chopin est mort en octobre 1849.

À Nice, Cannes ou Antibes, les prix sont excessifs. Elle envisage de se rendre à Hyères, station à la mode, et charge son fils de lui trouver un logement. Maurice Sand part en éclaireur. Il considère que Hyères ne convient pas à sa mère et s'adresse à Charles Poncy, ami de sa mère. Poncy suggère Tamaris qu'il connaît bien ; il possède une bastide aux Sablettes. Antoine Trucy, avoué auprès du tribunal civil de Toulon, accepte de louer sa villa des *Tamarins*.

De ce séjour, George Sand a laissé



George Sand (1804-1876), gravure de Bocourt d'après Richebourg (1861)

son journal, *Voyage dit du Midi*, riche d'enseignements par les descriptions détaillées des lieux et des modes de vie de cette époque mais aussi de ses impressions personnelles. Le roman *Tamaris* est rédigé plus tard, à partir de ses notes de voyage et publié en feuilleton, puis édité en 1862.

■ George Sand à Tamaris

Lorsqu'elle vient à Tamaris, George Sand est une femme de 56 ans, donc plus très jeune pour l'époque, qui relève de maladie. Séduite par la beauté du paysage elle est sans complaisance lorsqu'il s'agit des coutumes ou de l'architecture intérieure et extérieure.

Préoccupée par sa santé, le journal est d'abord son **bulletin de santé** :

Elle écrit le 28 février : "Le Voyage dit du Midi comme l'intitule Manceau n'est guère favorable à mon coffre, jusqu'à présent. J'ai passé une bonne nuit, mais aussitôt que je mange, si peu que ce soit, mon pauvre estomac se détraque. Avec ça, j'ai un rhume qui m'empêche de respirer et une forte douleur d'épaule. Je ne vaudrais pas 2 sous..."

Elle supporte mal le climat, et donne le **bulletin météorologique journalier** :

Le 19 février : "Nous partons vers midi par un joli temps frais, dans une barque qui nous mène à la voile avec un peu de houle et un joli soleil".

Le 20 février : "Du reste le temps est affreux aujourd'hui, vent d'Est très froid sans soleil - à 3h pluie et brume. La mer très houleuse est aplaniée, mais

on ne voit plus rien".

Le 4 mars : "Mistral obstiné et qui redouble. On dirait ce soir que la maison est assiégée à coups de canon. Le temps est voilé et nous allons peut-être retomber dans les vents d'Est et la pluie ; fichu climat, en somme brutal comme la mer et le rocher. C'est beau, mais il faut bien se porter".

Tout est dit !

En revanche George Sand se passionne pour la **végétation** : dès le premier jour elle écrit : "la flore est toute nouvelle pour moi". Elle cite : arum, ophrys mouche, inula, valériane superbe, euphorbes, anchusa, venenum ; des arbustes : arbrusiers, lauriers, rosiers ; des plantes méditerranéennes : romarin, thym, lavande, cyste, lentisque ; des arbres : amandiers, oliviers, chênes, pins, micocouliers à Ollioules.

Avec elle, on découvre les **moyens de transport**. Entre Toulon et La Seyne il y a le vapeur ou, quand on le manque, le "batelet" ; c'est en barque qu'on vient de Toulon à Tamaris.

On prend la voiture pour le chemin de Tamaris à La Seyne qui est "bien dur, très mauvais, étroit, avec de vilaines ornières" et "superbe" de La Seyne à Six-Fours. Pour aller à Six-Fours il y a aussi "la brouette des dépêches" ; et c'est aussi en voiture qu'on va à Saint-Elme et à Cepet.

La nourriture est nouvelle pour elle.

Il y a la pêche du matin : oursins, coquillages, oreille de Saint-Jacques "coquille superbe, chair assez mauvaise et sentant le varech ainsi que les coppes de Venise - les meilleurs sont les praires qui se mangent crues. On ne trouve dans notre golfe du Lazaret que de cette brouille et de petits poissons très bons ; des gobis, mais trop épineux et qui percent la langue". Les poissons : "un sar très beau mais pas très bon, c'est filandreux"... les langoustes "excellentes"... un pêcheur apporte un rond, "excellent poisson qu'ils pêchent au flambeau dans le golfe".

La chasse fait partie du festin : becs fins, charmantes petites fauvettes qui "cuites sont grosses comme des noisettes. Massacre".

Le 11 mai elle écrit : "mauvais pain, mauvaise eau, vin lourd à l'estomac, poisson quelquefois très fin, mais

généralement imprégné d'un goût et d'une odeur acre de varec (sic) qui me déplaisent fort ", et à la Batterie des Hommes sans Peur : "nous trouvons de belles chèvres et une bonne femme avec son homme qui nous vendent du lait tiré devant nous".

Elle décrit aussi l'**habitat** avec un souci de précision qui permet de reconstituer le bâtiment et le décor mais avec, toujours, des réticences et des critiques à peine voilées.

La villa Trucy a un escalier rustique ; la maison est "jolie, bourgeoise et petite... badigeonnée en jaune rosé à la mode du pays, couverte en tuiles courbes, six fenêtres en façade contrevents verts..." ; devant la maison, "une terrasse pavée en briques (les belles briques vernissées en rouge de la localité), un berceau en fer". Le rez-de-chaussée est occupé par "un salon grand pour la maison, assez grand pour nous, affligé d'un piano titine dont le son fait grincer des dents, mais qui sert de table pour mettre les livres" et dans le fond "un divan espèce de lit... couvert en toile grise Le coffre sert de cave. Le papier est fort laid".

Elle décrit **Mer Vive**. On y va à travers champs : "prairies qui paraissent assez bonnes, oliviers, vignes, maisonnettes éparses d'apparence propre et pauvre ; ...rangée de maisonnettes plus riches sur le bord de la vraie mer".

La villa de M^{me} Losse a un caractère très italien, et "de la mer nous remontons par le parc de Mme Losse et nous allons au fort Napoléon".

Le roman *Tamaris* complète ces descriptions : la villa de M^{me} d'Elmeval qui est probablement l'actuelle Villa blanche dont elle évoque la noria ; la maison Caire, qui n'existe plus.

Et le banc ?

Dans son journal, elle nous dit : "Je vais dans mon banc favori regarder avec la longue vue. Je distingue la côte d'Hyères".

Dans *Tamaris*, la marquise d'Elmeval, va s'asseoir sur "un banc creusé en demi-cercle dans le rocher et revêtu de coquillages à la mode italienne. De là, on découvrirait la grande rade prise dans le sens de sa longueur, avec ses belles falaises et ses eaux irisées".

En fait, il ne s'agit pas du même banc : dans son journal, c'est probablement celui de la corniche.



Le banc de la corniche, avenue Auguste Plane



Le banc aux coquillages de la Villa blanche

Dans le roman, la description correspond à un banc sur lequel on trouve encore trace des coquillages, retrouvé par l'actuel propriétaire de la Villa Blanche.

Elle admire le paysage de sa fenêtre : "en plein midi, c'est beau, mais il y a trop de mer à la fois".

Elle va au fort Napoléon : "c'est la plus belle vue de côte maritime que je connaisse... C'est magnifique" et depuis le Cap Sépét elle s'enthousiasme : "la vue est splendide, la côte effrayante... que c'est donc beau". Ailleurs, elle relève la beauté du paysage et sa dureté : "Le paysage est d'une sécheresse effrayante. Je doute qu'il y ait ici de la vraie fraîcheur et de la vraie végétation en Provence. Je crois que les gens du pays ne savent même pas ce que c'est".

Le 21 mai, sans justifier l'épithète, elle

nomme "le triste golfe de La Seyne".

George Sand a appris à connaître et à apprécier Tamaris. Le 16 mai elle livre une vision prophétique de ce que deviendra ce site : "On achète toujours et on bâtit partout. Il en résulte une telle division de la propriété que la terre sera absolument nulle comme rapport et que la campagne disparaîtra sous une ville à jardin, garnissant toute la côte".

Elle ne se doute pas qu'elle va participer à cette mutation.

■ Villégiature à Tamaris

Le roman de George Sand, dont le personnage principal est un médecin, a un grand retentissement. Les médecins surenchérisent et vantent les mérites de Tamaris. Mais c'est Michel Pacha qui est à l'origine de la création de la station balnéaire. De nombreux artistes et personnalités viennent y séjourner.



La vue qu'elle aurait aujourd'hui

On cite volontiers Renoir, de Curzay, Noiro, Saint-Saëns, d'Annunzio, Eiffel, Waldeck-Rousseau ou Loubet, les frères Lumière et d'autres encore. Curieusement, les femmes sont oubliées ! Et pourtant...

Cécile Chaminade (1857-1944), compositeur et pianiste professionnelle

Cécile Chaminade, née à Paris le 8 août 1857, est issue d'une longue lignée de marins.

Sa mère, excellente pianiste, remarque très tôt que Cécile possède une vive sensibilité musicale. Son père, directeur d'une compagnie d'assurances, achète en 1863, une propriété au Vésinet où il invite les compositeurs célèbres de l'époque. C'est là que la petite Cécile fait la connaissance de Georges Bizet. Après un premier refus net du père : "*Dans la bourgeoisie, les filles sont destinées à être épouses et mères*", Bizet obtient que Cécile suive l'enseignement du Conservatoire. En 1877, elle profite d'une absence paternelle pour se produire en public. L'accueil de la presse est chaleureux. Ce succès ne se dément pas et 1882 donne le coup d'envoi de la double carrière de



Cécile Chaminade au piano

Carte postale envoyée par Cécile Chaminade à Marc Pincherle (BNF). À gauche, le banc et à droite, la barrière de "La Provençale" où habitait Cécile Chaminade



Vue qu'avait Georges Sand depuis sa fenêtre (dessin de Maurice Sand, 1861)

pianiste et de compositeur. À la mort de son père, afin de subvenir à ses besoins et à ceux de sa mère, Cécile donne des récitals à travers la France, en Suisse, en Belgique et en Hollande, jusqu'en Grèce et en Turquie. Particulièrement appréciée en Angleterre, elle y fait des visites régulières à partir de 1892 et est chaque fois invitée par la reine Victoria à Windsor. Pendant la saison 1907-1908, elle donne vingt-cinq concerts devant des salles combles aux États-Unis et au Canada.

Elle fréquente la villa *La Provençale* à Tamaris dès 1901.

En 1911, la mort de sa mère la laisse désespérée. Elle interrompt sa carrière, se retire au Vésinet et ce n'est qu'en 1914 qu'elle retourne à Londres où elle reçoit à nouveau un accueil triomphal. La guerre éclate et, à cinquante-sept ans, abandonnant complètement la musique, elle accepte de prendre la direction de l'hôpital de l'hôtel des Sablettes qui soigne les convalescents. Épuisée par des courses incessantes, elle est amputée d'un pied.

En 1922, elle disparaît du monde. Elle quitte Le Vésinet en 1925 pour s'établir

à Tamaris. En 1936 elle s'installe définitivement à Monte-Carlo où elle meurt presque oubliée, le 13 avril 1944.

Mariée avec un éditeur de musique, mort dès 1905, il est intéressant de préciser que Cécile impose à son époux un contrat de séparation de biens concernant ses revenus de musicienne. Quel modernisme !

Elle est couverte d'honneurs, de distinctions en tous genres et de tous pays, jusqu'à être nommée Chevalier de la Légion d'honneur, en 1913. C'est la première femme à recevoir cette distinction dans son domaine.

Oubliée, démodée et pour longtemps ignorée, l'approche historique des musicologues s'intéresse aujourd'hui à ces compositeurs de transition dont elle fait partie. On a pu la redécouvrir, en mars 2013, à La Garde, Six-Fours, Saint-Mandrier, à l'occasion du festival Présences féminines à Toulon.

La BNF (Bibliothèque nationale de France) conserve une trace manuscrite de son passage à Tamaris : une carte postale *Tamaris sur mer-La Seyne-sur-Mer-Avenue de la Rouve* adressée à Marc Pincherle.



Germaine Taillefer (1892-1983), compositeur de musique

Née à Saint-Maur-des-Fossés, le 19 avril 1892, Germaine Taillefer commence le piano avec sa mère. En 1904, contre la volonté de son père, elle entre au Conservatoire de Paris où elle décroche médailles et premiers prix. En 1917, elle rencontre le groupe "Les Nouveaux jeunes" composé de Georges Auric, Louis Durey, Arthur Honegger, Darius Milhaud, Francis Poulenc, Jean Cocteau, qui devient le "Groupe des Six" en 1920, dans lequel elle est "La Dame des Six".

En 1925, elle se marie avec le caricaturiste américain Ralph Barton. Le



Germaine Taillefer, musicienne



Le groupe des Six avec Jean Cocteau au piano : (de gauche à droite) Darius Milhaud, Georges Auric, Arthur Honegger, Germaine Taillefer, Francis Poulenc, Louis Durey.
www.musicologie.org

couple, après un temps à New York, revient en France en 1927. Les amis Bourdet vantent à Ralph Barton le cadre et le standing de Tamaris où ils possèdent une maison. Ralph, convaincu, achète une ravissante villa provençale, proche de la résidence des Bourdet, probablement *Les Terrasses d'Amadeus*.

Le couple y vient jusqu'à sa séparation en 1929. Germaine garde le souvenir de ses longues promenades avec ses amis et voisins, notamment celles auxquelles participait François Mauriac. Germaine Taillefer a continué à créer jusqu'à sa mort des musiques de films, des commandes pour la radio, des sonates, etc. Elle signe sa dernière œuvre, *Concerto de la fidélité*, à l'âge de quatre-vingts ans, quelques mois

avant son décès.

Une énorme partie de son œuvre est restée inédite jusqu'à un passé récent. Depuis peu on mesure l'ampleur de son œuvre et la place qu'elle détient dans la musique française du XX^e siècle.

Denise Bourdet (1899-1967), femme du monde, femme de lettres et la Villa blanche

Née le 20 juin 1899 à Paris, fille de Maurice Rémon, professeur d'allemand au Lycée Carnot, romancier et traducteur de romans et de pièces de théâtre, Denise Rémon a eu une jeunesse insouciante.

En 1914, elle rencontre Edouard Bourdet ; elle l'épouse le 17 novembre 1921. Celui-ci, fournisseur du théâtre de boulevard de l'entre-deux-guerres est nommé, en 1936, administrateur de la Comédie Française par Jean Zay.

En 1922, Edouard et Denise Bourdet achètent, à Tamaris, une maison qui surplombe la rade de Toulon, *La Villa blanche*. Ils en font une maison provençale.

Ils y reçoivent écrivains et académiciens. On cite volontiers : Cocteau et son ami Bérard, Giraudoux, Morand, Lacretelle, etc.

Mauriac, par le portrait qu'il fait de Denise, dépeint en une phrase la vie à la Villa blanche : "Je crois que le





Denise Bourdet, femme de lettres



La Villa blanche transformée par Édouard et Denise Bourdet

seul péché mortel aux yeux de Denise Bourdet, c'est la bêtise, ou plutôt c'est d'être ennuyeux. Elle a par-dessus tout le goût de l'intelligence et ses intimes ont toujours dû montrer patte blanche. Non que je me souvienne de conversations sérieuses dans ces beaux jours de notre jeunesse, à la Villa Blanche, qui donnait sur Toulon et sa rade. Nous n'étions pas sérieux le moins du monde dans nos propos. Il fallait être intelligent mais frivole. La frivolité sans intelligence est intolérable, mais l'intelligence toute seule qui aborde les grands sujets est verbeuse et enfante l'ennui. Nos buts de promenade n'étaient jamais des sites qu'il aurait fallu admirer, ni des églises, ni des musées, mais par exemple des écrivains dont un aubergiste avait la recette et qui, certes, méritaient qu'on se déplaçât pour elles".³

Après la Deuxième Guerre mondiale, les pièces de boulevard passent de mode et les droits d'auteur diminuent. Devenue veuve, n'ayant plus les moyens suffisants, Denise réduit son train de vie et doit trouver des revenus. Elle y parvient en devenant critique littéraire et musical. Elle est membre du jury du Prix Médicis. Roger Peyrefitte la décrit comme "l'une des femmes les plus distinguées, les plus élégantes, les plus intelligentes de l'après-guerre... Elle savait se rendre indispensable, et avait aussi l'art d'organiser les relais"⁴.

3 / Préface de François Mauriac, *Denise Bourdet, Visages d'aujourd'hui*, Paris, Plon, 1960.

4 / Roger Peyrefitte, *Propos secrets (Vol.2)*, Albin Michel, 1977.

Colette (1873-1954), Sidonie-Gabrielle Colette, romancière

Installée à La Treille-Muscate, à Saint-Tropez, Colette vient parfois rendre visite aux Bourdet. "Elle arrivait à la Villa blanche un peu essoufflée d'avoir gravi les derniers escaliers de la terrasse", écrit Bruno Tessarech, "À table, elle prodiguait recettes et bonnes adresses avec un air gourmand et de vieux terroir qui ravissait les convives. Ou bien elle racontait des souvenirs, des bons mots, ressuscitait des anecdotes".⁵

Aragon... et... Céleste de Lavigne de Chateaubriand (1774-1847) à La Seyne

Aragon, dans le chapitre "Le miroir brisé" de son roman *La mise à mort*, évoque brièvement ses origines Massillon du côté maternel : "Il y a dans les lettres de M^{me} de Chateaubriand, écrit-il, oui, la femme de René, le récit d'une journée à La Seyne, à côté de Toulon, où elle avait été soigner sa tuberculose, au début de mars 1826".⁶

En effet, Céleste Lavigne de Chateaubriand choisit la ville de La Seyne, "simple village, écrit-elle, sur le

golfe qui termine la rade de Toulon".⁷ La description qu'elle en donne est charmante : "La Seyne est entourée de petits coteaux, bien dessinés et plantés de vignes, de cyprès et d'oliviers. Du village, on a la vue de la mer et de la rade, et, si l'on monte un peu, celle de la pleine mer, couverte de vaisseaux qui se croisent, et d'une quantité de petits bâtiments et de bateaux pêcheurs, montés les uns par d'honnêtes marins, les autres par d'honnêtes forçats, dont les habits rouges sont d'un effet très agréable tout au travers des voiles".⁸

C'est là que Céleste passe l'hiver. Son séjour y est signalé par des bienfaits. En particulier, elle intervient en faveur des deux fils de la famille Massillon qui l'héberge, à La Chenelaye. Cette famille illustre ruinée par la Révolution et par les guerres de l'Empire est dans un grand dénuement. Les deux jeunes protégés de Céleste, voient s'ouvrir devant eux, grâce à elle, une carrière honorable. L'aîné, François, est nommé écrivain de la marine, puis sous-commissaire à trois galons, et Aragon écrit : "Il fut par la suite commandant du port de Toulon. Car c'était mon arrière-grand-père".

Le séjour du Midi n'est pas favorable à Madame de Chateaubriand. Elle retourne à Lyon; son mari l'y rejoint

5 / Bruno Tessarech, *Villa blanche, "À la recherche d'un temps perdu"*, Buchet Chastel, 2005.

6 / Aragon, *Œuvres romanesques complètes (Tome 5)*, Bibliothèque de La Pleiade, Octobre 2012.

7 / Extrait d'une lettre adressée de La Seyne à M. Clausel de Coussergues, le 31 mars 1826.

8 / The Project Gutenberg EBook of Chateaubriand et Madame de Custine. www.gutenberg.org

pour la conduire à Lausanne, où, contrairement aux pronostics des médecins, sa santé se rétablit. Madame de Chateaubriand est une femme effacée, éteinte par la gloire de son mari ; c'est Aragon qui nous la fait découvrir.

Mais Cécile Chaminade, Denise Bourdet, Germaine Taillefer, sont presque nos contemporaines. Célèbres elles laissent des traces dans l'histoire des lettres et des arts.

À quoi doit-on l'indifférence de notre cité à leur égard ? Pourquoi ce silence assourdissant ? N'est-il pas temps de les faire connaître par un nom de rue, un concert, ... ?

Bibliographie

- Association Histoire et Patrimoine Seynois, *Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer* n°8, novembre 2008.
- Marius Autran, *Images de la vie seynoise d'antan* (tome 2), 1988 ; réédition revue et annotée par Jean-Claude Autran, GEHESS, 2010.
- Louis Baudoin, *Histoire de La Seyne-sur-Mer*, 1965, réédition Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne, 1995.
- Nathalie Bertrand, *Tamaris, entre Orient et Occident*, Actes Sud, 2003.
- George Sand, *Voyage dit du midi*, Ateliers du Patrimoine de la ville de La Valette, 1992, réédition Association Livres en Seyne, 2012.
- George Sand, *Tamaris*, réédition MALTAE, 2005, présentation et annotation Nathalie Bertrand.
- Association Mnemosyne, George Sand à Tamaris, www.tpm-vistoria.fr
- Cécile Chaminade : <http://musique-classique.forumpro.fr/t2665-cecile-chaminade>
- Germaine Taillefer : www.musicologie.org/Biographies/t/tailleferre.html



Les femmes dans la ville des chantiers navals

Nous voulions faire l'histoire de la ville des chantiers d'un point de vue féminin qui "évoque à la fois le public et le privé, l'économie et la famille, l'engagement collectif et le vécu individuel, l'oppression et la révolte"¹. Pour faire l'histoire des femmes et surtout des femmes anonymes, il faut faire appel aux récits de vie, à la mémoire et constituer des archives orales. En 2006, l'association Histoire et Patrimoine Seynois s'est engagée dans une campagne de collecte de récits de vie de femmes à La Seyne-sur-Mer.



Bat Sheva Papillon et Katia Kovacic, collectrices et documentalistes sonores.

Récits de vie et transmission

Nous avons mené 47 entretiens et collecté environ 80 heures d'enregistrement. Les femmes ont été choisies selon leur âge, entre 30 et 80 ans, et selon des origines géographiques et professionnelles différentes.

.....
 1 / Françoise Thébaud et Geneviève Dermenjian, *Quand les femmes témoignent. Histoire orale. Histoire des femmes. Mémoire des femmes.* Publisud, 2009, p. 13.

Elles ont connu la ville des chantiers navals : certaines y ont travaillé, d'autres (femmes de, filles de ou extérieures aux chantiers) ont travaillé dans leur maison. Elles ont fréquenté les marchés, les structures sociales, les associations. Elles ont dit ce qu'était leur vie et leur ville avant et après les chantiers navals.

Nous avons l'ambition de la transmission de la mémoire entre les générations. Aussi avons-nous fait appel à de jeunes collecteurs, pour une part, qui ont interviewé des personnes qui pouvaient être leurs parents ou leurs grands parents.

Nous avons mesuré à quel point mener des entretiens n'était pas une entreprise aisée pour que la parole se libère.

Certaines de ces femmes ne sont pas habituées à parler d'elles-mêmes, elles n'ont pas la parole facile. "Nous sommes au niveau du dévoilement, du non-dit, de l'indicible, ce qui touche l'être le plus profondément"².

Ainsi avons-nous rencontré cette femme âgée, silencieuse, qui a revécu sa vie en deux fois une heure et demie, qui ont été des moments de grande émotion pour elle et pour l'interviewer.

L'objectif de transmission nous a semblé atteint lorsque deux de nos jeunes collecteurs ont fait les remarques suivantes :

Marcia, d'origine sénégalaise, s'est souvenue qu'elle au lycée Beauissier de La Seyne, elle pensait que les anciens des chantiers navals, avec leur maison, étaient tous de riches bourgeois. Bien sûr les entretiens menés lui ont montré que ce n'était pas le cas.

Frédérique, elle, disait que, depuis qu'elle avait mené ces entretiens, elle n'aurait plus le même regard sur La Seyne et sur toute ville où elle pourrait s'installer.

.....
 2 / Idem, p. 67.

■ Tableau 1 : origine géographique et activités professionnelles

Âge	70 - 80 ans	60 - 70ans	50 - 60 ans	40 - 50 ans	25 - 40 ans
Nombre de personnes	7	22	9	7	2
Origine géographique	Nées à La Seyne	Migrants de l'intérieur	Origine italienne	Origine subsaharienne	Origine maghrébine
Nombre de personnes	13 origines italiennes antérieures non signalées	7 1 Lille, 2 Alsace, 1 Bretagne, 1 Paris, 2 Corse	9	11 8 Sénégal, 2 Guinée, 1 Madagascar	7 4 Algérie, 3 Tunisie

Professions : 4 femmes au foyer ; 12 travailleuses aux chantiers navals ; 30 autres professions (animatrice association, assistante sociale, aumônière, comptable, conseillère municipale, employé, étudiante, femmes de ménage, formatrice, guide musée, médecin, puéricultrice, professeurs, secrétaire)

Les femmes et les chantiers navals

■ Le travail à l'intérieur des chantiers

Des femmes travaillaient aux chantiers navals, dans les bureaux principalement, pourtant un petit nombre a travaillé dans les ateliers dans une période où l'on manquait de main-d'œuvre.

Benvenuta, âgée de près de 90 ans, comme d'autres femmes de son âge, a travaillé, après une courte formation, dans les ateliers de petites soudures pour remplacer les hommes mobilisés au début de la Seconde Guerre mondiale. Quelques unes y sont restées, à la différence de Benvenuta qui n'aimait pas du tout cette activité et n'attendait qu'une chose que son mari revienne de la guerre pour en sortir.

Certaines ont travaillé à l'atelier mécanique pour fabriquer les ailettes des moteurs, travail minutieux, donc féminin. D'autres ont conduit les grues et les ponts roulants qui portaient les grosses plaques de métal d'un lieu à un autre. Celles qui sont restées aux chantiers navals, ont été employées dans des activités plus douces, traditionnellement féminines : entretien des vêtements de travail, manutention de documents administratifs.

La plupart travaillait dans les bureaux. On embauchait facilement aux chantiers avec des relations et un certain niveau scolaire. Factotum qui portait le courrier d'un service ou d'un atelier à un autre, simple employée de bureau devenue secrétaire de direction par ses capacités et son dévouement, ces femmes gardent un souvenir heureux de leur activité aux chantiers navals, pour l'intérêt qu'on y porte, pour les relations qui s'y établissent, pour la valorisation personnelle dont elles bénéficiaient. En revanche, une autre plus jeune s'y ennue. Sortant du lycée, le travail répétitif qu'on lui propose ne l'intéresse pas.

Si l'une parle de "famille" à propos des chantiers - expression récurrente entendue chez beaucoup de ceux et de celles qui y ont travaillé - une autre se



Manifestation aux chantiers navals de La Seyne-sur-Mer, années 1980

plaint de l'ambiance qui régnait entre les secrétaires les plus anciennes, aux habitudes d'un autre temps, et les plus jeunes.

Cette "famille", c'est l'entraide et la solidarité entre employées d'un même bureau ou entre employées, ouvriers et cadres d'un même atelier. Mais en même temps, une jeune femme encore auxiliaire apprend qu'un accident a eu lieu, un homme est mort. *"Ce n'est pas possible qu'un homme meure au travail"* se dit-elle, elle veut "sortir", débrayer comme les autres. Ses collègues lui demandent s'il appartient à sa famille, non bien sûr, mais quelle importance. Elle ne "sortira" pas.

Dans cette entreprise d'hommes, les femmes, minoritaires mais pas rares, peuvent faire l'objet de comportements machistes. Benvenuta raconte la "drague" dont elles ont été l'objet, à laquelle certaines répondent ou pas ;

une autre, jeune stagiaire dans les années 80, parcourt les ateliers et se fait siffler. On lui conseille de ne pas entrer dans l'atelier des tuyauteurs car, là, c'est le sommet des sifflets !!!

Dans l'atelier mécanique, les femmes qui y travaillent retrouvent ce rôle maternant : sur les braseros, on fait chauffer la gamelle et les femmes préparent et servent le café, elles les "chouchoutent ses hommes", dit l'une d'entre elles. En même temps, les secrétaires circulent beaucoup dans le chantier : d'un atelier à l'autre, à pied dans les temps anciens, puis motorisées, avant qu'un secrétariat s'installe dans les ateliers. Elles diffusent le courrier et les documents administratifs, transportent des valises pleines de billets de banque des paies des ouvriers.

Il faut attendre les années 70, pour que les "travailleuses" aient une représentante syndicale. Cette jeune femme,



Naziha Safti, Josette Vincent et Élia Gérin

filles d'un syndicaliste reconnu, devient naturellement représentante syndicale à la CGT, acceptée par les hommes car "filles de"... De forte personnalité, elle s'impose et n'a pas peur de s'affronter à l'incontesté Raymond Dimodit le "Tché", responsable syndical CGT ouvriers. En revanche, elle fera partie de la première grande vague de licenciement en 1984. Elle devait rejoindre le secteur terrestre de CNIM (constructions navales et industrielles de la Méditerranée). En congé de maternité, on en profite, dit-elle, pour la licencier. Ses collègues syndicalistes ne la soutiennent pas malgré la volonté qu'elle manifeste de représenter la CGT malmenée à "CNIM terrestres".

En tant qu'élue du personnel, elle se bat pour améliorer les conditions de travail des femmes, en particulier adapter les horaires des femmes en fonction des horaires de la crèche municipale et des écoles des enfants. Elle obtient une adaptation horaire le jour de la rentrée scolaire.



Le carnaval du Jardin d'enfants

■ Le regard des femmes sur les chantiers

En général les femmes qui n'y travaillent pas - surtout les plus anciennes - ne savent pas ou peu ce qui se passe à l'intérieur de l'entreprise. Certes elles sont au courant des mouvements de grève, des manifestations, des accidents, comme tout le monde quand les maris, les pères en parlent. "Il rentrait sale, on savait que le travail était dur mais il n'en parlait pas", rappelle cette fille de travailleur immigré. Mais d'autres, plus jeunes, décrivent le travail de leur compagnon, l'évolution de leur carrière voire l'ambiance qui peut régner dans tel ou tel atelier.

Le plus souvent, les femmes sont fières



L'atelier d'écriture des femmes mené par Ricardo Montserrat

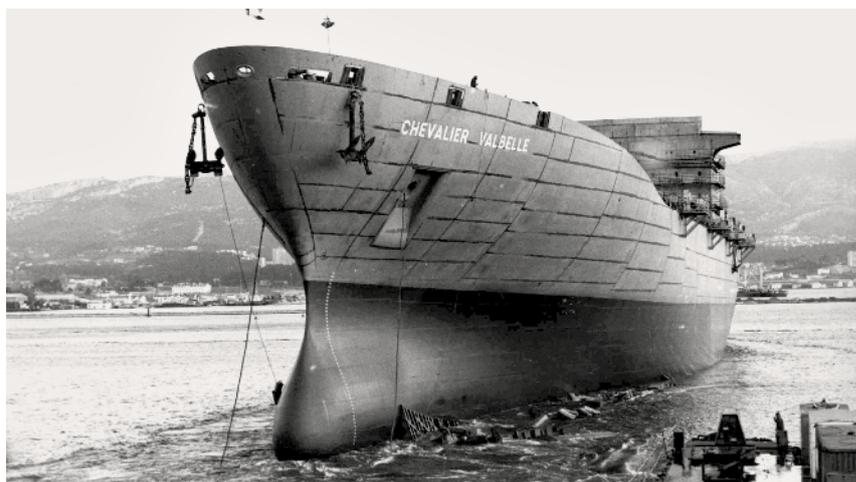
que leur mari travaille aux chantiers d'autant que celui-ci a un statut supérieur à celui de simple ouvrier. Le chantier est synonyme de sécurité financière, "on vivait bien" précisent souvent les femmes. C'est une garantie lorsque l'on achète un appartement, un lopin de terre pour construire sa maison. L'une des filles raconte qu'elle croyait que son père était fonctionnaire en travaillant aux chantiers parce qu'il avait un 13^e mois. D'origine sénégalaise, elle voyait son père comme un homme "normal" puisqu'il travaillait aux chantiers.

Celle-là, veuve d'un travailleur mort de l'amiante à 50 ans, raconte avec le sourire que son mari ramenait du poisson qu'il récupérait dans les cales envahies par l'eau de mer, "c'était bien" ajoute-t-elle.

Un des moments culminants pour les femmes dans leur relation aux chantiers c'est le lancement du bateau, un temps fort pour la ville : "Il y avait toujours beaucoup de monde, raconte

cette femme de technicien. Je vois bien les ouvriers tapant sur les épontilles. Au moment où tout est à bas, on se demande comment le navire tient. Tout d'un coup, on voit la bouteille de champagne se fracasser contre la coque, la marraine a coupé le ruban. On entend le bruit de la sirène et le navire doucement, doucement, glisse sur son berceau et prend contact avec son élément". Le lancement d'un bateau était un grand moment de fête, de joie, de fierté, de communion où tout le monde se retrouvait : armateur, responsables politiques, ouvriers, cadres et leurs familles, la population et les enfants des écoles. "C'était de grands événements, dit cette femme, toujours très officiels. Le bateau était fait, le bateau partait, c'était un ensemble magnifique, un travail collectif où chacun voyait sa partie".

De façon plus intime, Isabelle rajoute : "Je m'habillais bien, jeune, mince. J'habillais bien mes enfants quand ils pouvaient venir. J'avais mon mari à mon bras parce que j'étais fière de lui, il faisait partie du bateau. Je ne vous



dis pas le bruit des chaînes et quand le bateau arrivait au bord de l'eau, j'en ai encore la chair de poule. C'était émouvant, le chant de La Marseillaise, le prêtre de La Seyne qui bénissait le bateau avec les petits enfants de chœur. Intérieurement, ces lancements nous rendaient heureux".

Le langage du corps s'exprime par le bonheur, l'émotion, éprouvés au moment du lancement, mais aussi ils s'expriment plus charnellement. Michèle compare la naissance d'un bateau à celui d'un enfant : *"Vous voyiez des camions de barres de fer rentrer et un jour on va vous dire qu'il y a un bateau qui va partir et on va aller au lancement d'un bateau qui va rendre les gens heureux. D'une barre de fer ces hommes ont pu faire des bateaux magnifiques"*, expression reprise pour un film documentaire.

Pour les femmes, les chantiers c'est tout un système social et culturel mis en place par le comité d'entreprise dont bénéficient les familles, les enfants.

Marie-France fréquente régulièrement la bibliothèque des chantiers ouverte le soir. Tenue par des ouvriers qui prenaient en charge *"l'atelier de la bibliothèque"*, précise-t-elle, *c'était quelque chose de très positif de pouvoir accéder à la lecture gratuitement"*.

Elle ajoute les sorties organisées pour visiter des expositions, assister à des spectacles comme ceux du festival d'Avignon. Cela donne le sentiment de pouvoir échapper à la condition ouvrière.

Les femmes dans la ville

■ La Seyne, une ville bruyante, gaie, sûre

On vivait à La Seyne avec le bruit quotidien des chantiers navals. La sirène rythmait la vie des familles et de la ville. *"Lorsque l'on entendait la sirène, raconte cette jeune fille, vite on montait parce qu'on savait que papa allait arriver"*.

Les embouteillages sont aussi bruyants avec les vélos, les mobylettes et les voitures selon les époques, que l'on doit éviter ou que l'on accepte lorsque

c'est la sortie des chantiers navals. C'est le bruit des chaînes qui retiennent le bateau lors du lancement.

Mais Michèle confie que c'est quand ce bruit a cessé avec la fin des chantiers qu'elle a commencé à souffrir d'insomnie car, dit-elle, ce bruit lui apportait la sécurité.

Ce bruit participe à la gaieté de la ville, une ville jeune et populaire.

Les fêtes du 14 juillet duraient une semaine. Tout le monde se retrouvait sur le port pour le feu d'artifice ou pour entendre gratuitement les grands chanteurs du moment.

Beaucoup parlent de La Seyne d'alors comme d'un village ou d'une grande maison, certaines prolongent la métaphore : les chantiers, c'étaient la cuisine et la salle à manger.

Témoignage

Lucia évoque tout ce qui a été à la portée des ouvriers, le ski à Allos, le tennis, les cours de gym pour les femmes... , elle ajoute :

"Les chantiers nous ont ouvert l'esprit.

Je me souviens que le premier livre que j'ai eu c'est mon mari qui me l'a offert, grâce à une exposition aux chantiers. En fin d'année, le comité d'entreprise faisait venir la librairie Charlemagne qui exposait ses livres. D'autres commerçants venaient exposer leurs habits. On avait la possibilité de faire des achats qu'on n'avait pas l'habitude de faire en tant qu'ouvrier.

Je me souviens encore de ce livre que mon mari m'avait offert pour Noël : Une saison blanche et sèche d'André Brinck, un écrivain d'Afrique du Sud mais blanc qui a toujours lutté contre l'apartheid en Afrique du Sud. Je lisais avant mais je n'achetais pas de livre. Ça a déclenché mon goût de la lecture".

"J'ai trouvé ici une liberté par rapport à la région d'où je venais.

La hiérarchie sociale était énorme, les petits chefs c'étaient les privilégiés. Il y avait une différence déjà entre les petits chefs et l'ingénieur, entre l'ingénieur et l'ouvrier. L'ingénieur nous considérait vraiment comme la France d'en-bas. Ici aux chantiers, tout nous était offert, tout était accessible, la différence ne se voyait pas.

Chez nous les commerçants étaient des privilégiés, ici les commerçants étaient aimables, nous recevions comme des clients à part entière. Dans les écoles, les enfants étaient vêtus de la même façon, on ne voyait pas l'ouvrier moins nanti. On avait l'impression qu'il y avait une égalité et que les chances étaient ouvertes pour tout le monde.

J'ai ressenti cette liberté ici dès mon arrivée. Cela a beaucoup influencé mon comportement, j'étais moins timide, je me sentais moins inférieure que dans ma région. Les complexes que j'avais vis à vis d'un médecin, parce que c'était comme cela chez moi, les complexes que j'avais vis à vis d'un enseignant... Ici l'enseignant était devenu un proche, c'était inimaginable avant... Si j'étais restée dans ma région, je n'aurais pas eu cette liberté de penser et de dire.

J'étais pourtant d'une culture militante, c'était de famille. Grâce à mes parents déjà je me disais que ça devait changer. En arrivant ici, j'ai eu l'impression que tout ce pour quoi je me battais était déjà à l'œuvre".

"Maman a toujours eu peur de s'adresser à mon institutrice.

Je vais prendre un exemple concret. Dans ma région j'aurais pu faire des études, on m'en a empêchée. Le blocage est venu de mon institutrice pour qui j'étais enfant d'immigré et qui ne me voyait pas faire des études, alors que j'étais une très bonne élève.

Ici, les parents étaient guidés par le milieu ouvrier qui avait des délégués syndicaux et qui pouvaient nous donner des exemples, nous conseiller. La réussite des collègues et de leurs enfants, nous donnait des espoirs pour les nôtres. C'est important de savoir que pour ses enfants, on peut avoir des ambitions. Je savais qu'on est tous égaux mais encore faut-il nous donner les possibilités de pouvoir bouger. Cela m'a permis d'avoir des ambitions pour mes enfants, pour leurs études et je pense que cela on l'a trouvé grâce aux chantiers".

Cette image de la ville vécue comme un village traduit le sentiment de sécurité que ses habitants éprouvaient. Femme seule *"je pouvais circuler même la nuit, raconte Michèle, je partais à 5h du matin pour mon travail, je n'avais pas peur, car il y avait toujours quelqu'un, des bars, des magasins et la boulangerie ouverte tout le temps"* ou encore, *"La Seyne était pleine on s'y promenait le soir"*.

Et surtout, il y avait alors la possibilité de travailler, sans crainte du chômage. *"Comme beaucoup de gens, j'ai un peu la nostalgie du temps où les gens ne se posaient pas la question sur leur devenir, rappelle Jeannine. Il faut quand même savoir qu'on est venu me chercher à la maison pour que je travaille, ajoute-t-elle"*.

Sécurité aussi pour la maladie : la Mutuelle des chantiers prenait en charge les problèmes médicaux. *"Il suffisait de déposer ses feuilles au bureau et elle s'occupait de tout"*.

Une ville chaleureuse

■ La mixité sociale

Dans les entretiens, le thème de la mixité se retrouve à plusieurs reprises. Le plus significatif est celui du marché, grouillant de monde, plein de revendeurs et d'acheteurs où tout le monde se rencontrait, l'agora en quelque sorte. Les témoins ne ressentent pas la coupure entre les quartiers de la ville, comme on peut le percevoir aujourd'hui, entre le centre-ville, Les Sablettes et le quartier Berthe. Les Sablettes, Mar-Vivo, Fabrégas sont des lieux de loisirs populaires, de baignades, seul Tamaris est un peu à part.

À l'intérieur des quartiers comme la cité Saint-Jean ou la cité Berthe, on évoque une mixité sociale disparue avec le fin des chantiers. Lucia parle de ses voisins algériens, espagnols et français, de sa voisine marocaine qui lui apprenait à faire le couscous. Elle parle aussi des enfants quels qu'ils soient qui ont fait de bonnes études. Et, dès les années 70, comme d'autres, elle a acheté, avec sa sœur, un petit lot à Janas pour y faire construire deux maisons. Des habitants moins favorisés sont venus prendre les places libérées.



Les Sablettes, sur la plage

■ Du centre-ville au quartier Berthe

Les logements spacieux et confortables dans le nouveau quartier Berthe se substituent aux logements extrêmement vétustes de la place de la Lune ou du centre-ville. Il est aussi question des quartiers semi-urbains. Marie-France parle du quartier de La Rouve et de Balaguiet fait de petites maisons *"avec un petit carré de jardin, ça ne dépassait pas 300-350 m². Les jardins étaient entièrement cultivés, essentiellement de légumes. Il y avait les arbres fruitiers. Il y avait un poulailler avec quelques poules et lapins. Tout cela permettait de se nourrir en grande partie"*. Le poulet frites, repas du dimanche, les risottos de la mère préparés avec cette sauce de poule, elle ajoute *"ça m'en donne l'eau à la bouche"*.

La fin des chantiers ou la relève par les femmes

Que les hommes soient licenciés des chantiers navals ou des entreprises sous-traitantes dans de bonnes ou de mauvaises conditions, les femmes prennent la relève. La fermeture leur a fourni une opportunité. Elles apportent le soutien nécessaire à leur conjoint laminé moralement par la mise à pied. Ainsi cette femme, qui craignait de voir son mari tomber en dépression, lui qui continue à se faire le café à quatre heures et demie du matin, arrive à le persuader qu'elle a besoin de lui comme chauffeur dans son travail de soudeuse.

Ce médecin femme rapporte que dans les familles qu'elle visitait, ce sont les femmes qui parlaient des problèmes, elles deviennent le pilier de la famille. Des familles ne résistent pas au chômage des hommes. La différence, voire l'injustice, se place entre celles qui bénéficient du plan social des chantiers navals et celles qui n'en bénéficient pas, travaillant dans les entreprises sous-traitantes.

Bien sûr les femmes ont le souci, plus qu'avant encore, de la santé et de l'éducation des enfants. *"À l'école, ça se passait mal, nous raconte cette enseignante, les gosses ont trinqué. Pour les gens qui n'ont pas eu de plan social, ils ont dû partir, vendre leurs maisons. J'ai eu plusieurs cas d'enfants en difficulté psychologique"*.

Le rôle des femmes change et certaines se mettent à travailler pour apporter l'argent qui manque. C'est particulièrement vrai des femmes africaines surtout qui partent à 4 ou 5h du matin pour aller faire le ménage. Ces femmes s'organisent entre elles en créant une tradition africaine d'entraide financière, la tontine, manifestation de leur indépendance. Elles ont aussi ressenti le besoin tout simplement de sortir de chez elles, de faire partie d'une chorale, de suivre un cours d'alphabétisation, d'adhérer ou même de fonder une association. Ainsi est née l'association "Femme dans la cité" avec Nazihha Safti, Caroline Martinez, Véronique Gomis et d'autres femmes.



Médiation par le théâtre :
"La mémoire est-elle soluble dans l'eau ?"

Cette relève par les femmes est "le projet d'une autre histoire, plus authentique, plus proches des réalités vécues, une histoire vue d'en bas et une histoire du peuple"³.

Après cette contribution à l'écriture d'une histoire de la ville, nous avons voulu faire connaître la parole vivante des femmes par la médiation du théâtre.

Avec l'écrivain Ricardo Montserrat, nous avons mis au point un projet ambitieux intitulé "Scène en chantier". Nous n'avons pu aller au-delà d'une lecture théâtralisée, le 26 juin 2010, sur la place Laïk, réalisée par Orphéon théâtre intérieur.

3 / Ibid, p.74.

"Scène en chantier" joué par la Cie Orphéon le 26 juin 2010 sur la place Laïk



LE PETIT MIROIR (Extrait d'un texte de Ricardo Montserrat, lu par Christian Nicodémi)

L'homme que j'ai épousé, il travaillait tout en haut de la grue,
La vue qu'il avait !
Des fois, je lui faisais signe de ma fenêtre
C'était comme si je saluais le soleil
Des fois, c'était lui, il prenait un petit miroir, comme ça !
Un éclat, deux éclats, un éclat, Ti amo
- T'inquiète, il me disait, je suis déjà tombé une fois !
- T'es tombé ? Tu me l'as jamais dit !
- Tombé amoureux, oui !
- De qui ?
- De qui ? De Jeanne, la bonne Lorraine, celle qui a fini en barbecue !
Il riait. Il venait de tout en bas, du Sud de l'Italie, la misère, les bas-fonds comme on dit.
Je suis monté haut, il disait. Personne ne montera plus haut que je suis monté.
Personne n'a été heureux comme on a été.

Notre tout petit bonheur tenait dans un tout petit bout de miroir, tendu à bout de bras. Notre petit bonheur était à portée de vue, à portée de main...
Ça nous aurait pas empêchés de construire des bateaux de plus en plus nouveaux des bateaux comme des palais des villes comme des bateaux des îles artificielles
On aurait pu faire des ponts par-dessus les forêts, des autoroutes marines des tunnels, des pontons, des pilotis
des chantiers mobiles, des fermes sous la mer
c'étaient pas les idées qui manquaient
Le samedi, mon grutier se levait plus tôt pour aller à la pêche.
Les pique-niques et les barbecues, c'est là que les Chantiers se faisaient
Les idées circulaient avec le rosé, les sardines et le taboulé
On les entendait brasser des grands mots, on mettait notre grain de sel
Ils nous auraient écoutées...
On arrivait de Lorraine
Ça avait été le coup de foudre
Le cœur qui bat chaque fois que je me mets à la fenêtre
Oubliés les hivers
les fermetures, les malheurs qui m'avaient entristé l'enfance
Juchée dans les hauts de Tamaris, j'en prenais plein les yeux
Et mes amies du quartier riaient de m'entendre rire
On ne rit pas pareil dans le Nord...
La lumière découpait les chantiers comme un décor de ciné
Minuscules bonheurs à portée de miroir
les reflets du soleil et les ombres qui disaient l'heure qu'il était
Les sirènes ne cessaient de hurler chaque matin et chaque soir
Attention au loup ! ...

L'homme que j'ai épousé travaillait en haut de la grue
Je lui faisais signe de ma fenêtre
C'était comme si je saluais le soleil
Des fois, c'était lui, il prenait un petit miroir, comme ça
Un éclat, deux éclats, Ti amo



Références bibliographiques

- Françoise Thébaud et Geneviève Dermenjian (dir.), *Quand les femmes témoignent. Histoire orale. Histoire des femmes*. Mémoire des femmes. Paris, Publisud, 2009.
- Françoise Thébaud (dir.), *Histoire des femmes en Occident. Le XIX^e siècle*. Tome V. Réédition, Paris, éd. Perrin, coll. Tempus, 2002.

Les Italiennes à La Seyne-sur-Mer

dans la seconde partie du XIX^e siècle

Éléments tirés d'un mémoire de Maîtrise, sous la direction de M^{me} RICHARD, Aix-en-Provence

Tenir les deux bouts de la chaîne migratoire : la France et l'Italie

C'est ce que préconisait le professeur Temime qui a dirigé de nombreux séminaires et travaux de recherche sur l'immigration.

Au milieu du XIX^e siècle est créée la "Société Nouvelle des Forges et Chantiers de la Méditerranée" (F.C.M.). Ce chantier naval devient une entreprise industrielle, nationale, de tout premier plan. L'exode rural, local et régional ne permet pas d'amener une main-d'œuvre suffisante pour le développement de la construction navale.

Dès mars 1865, la Chambre de Commerce du Var demande au ministère la possibilité d'embaucher une main-d'œuvre étrangère aux chantiers navals de La Seyne et de Saint-Tropez. De plus la France subit une baisse de la natalité et le solde naturel italien est plus important que celui de notre pays.

En outre, les gouvernements italiens de la période post-unitaire veulent développer des infrastructures nécessaires au système de production capitaliste par des prélèvements, de diverses manières, sur les revenus fonciers, au détriment du monde rural. Enfin, les nouvelles conditions de la production agricole au niveau national et international vont provoquer une crise du monde rural, non seulement conjoncturelle mais aussi structurelle. De là l'immigration vers l'outre-mer ou les pays industriels voisins, comme la France. (Ainsi 15 millions d'Italiens quittent leur pays de 1870 à 1914).

L'extension des F.C.M. amène un bouleversement démographique à La Seyne.

La part des italiens et des italiennes est très importante.

De 1851 à 1891 la population de la ville double, passant de 7 401 à 14 332 habitants. Les Italiens représentent 3% de la population en 1851 et 25% en 1891. Ils constituent alors la moitié de la main-d'œuvre des chantiers. Cette immigration est composée de 40% de femmes et de 60% d'hommes. Donc déséquilibre des sexes : d'une part les métiers proposés aux F.C.M. demandent de la force et sont essentiellement masculins et d'autre part ce déséquilibre est lié aux premiers temps de l'immigration et ira en diminuant.

De quelles régions viennent ces italiennes ?

En 1872, c'est le Piémont qui domine

pour 70% d'entre elles (Limone : 20%, Cuneo, Borgo San Dalmasso, Boves), puis arrive la Campanie (en fait, ce sont des Italiens venant de l'île de Procida et qui se fixent au Creux Saint-Georges, à Saint-Mandrier). En 1893, le classement se modifie en partie : le Piémont est toujours largement en tête, mais la Toscane est présente (Pise, Buti).

Quelles sont les conditions de logement et d'hygiène de ces femmes ?

L'enquête du Docteur PRAT, lors de l'épidémie de choléra de 1865 à La Seyne, fournit de nombreux renseignements. Les rues sont malpropres, avec des tas d'immondices. Les deux gros vallats, notamment celui de La

Maison des grands-parents (partie gauche) de China della Cassina épouse Bertolotto dans le village de Paesana, hameau de Cascina Bergia (au pied du Mont Viso)





Lune, sont des égouts à ciel ouvert. Les rez-de-chaussée sont humides et c'est là que s'entassent 16 à 18 personnes dans 50 m².

Quels sont leurs modes de vie et leurs métiers ?

Le recensement de 1872 indique qu'elles sont mariées (77%), avec des enfants (84%), et que leur âge moyen est de 36 ans. Elles sont mariées à des compatriotes (96%) et les deux époux sont du même village.

Dans les recensements, les femmes sont "sans profession". On ne considère pas comme travail toutes les tâches ménagères ou les activités familiales, voire les travaux réguliers ou occasionnels : vente de poissons, ménages, travaux agricoles... On note cependant une activité particulière : nourrice. Les enfants en nourrice sont tous français.

Les femmes non mariées sont en minorité : veuves vivant chez leurs enfants ou bien domestiques, jeunes femmes, logeant chez leurs employeurs.

Comment ces femmes vont-elles être perçues au milieu du XIX^e siècle ?

Letuaire, éminent professeur de dessin à Toulon, n'hésite pas à dire que les Italiennes "sont de franches p...". Les femmes sont des portefaix, les hommes font mille métiers à bas prix, les gamins sont des mendiants, les vieillards sont toujours en quête de secours. Et les femmes cherchent de curieux "clients", avec quelquefois la complicité d'agents de police qui servent de protecteurs.

George Sand, dans son roman *Tamaris*, fait dire à Pasquali, le retraité : "Les gens du pays sont généralement honnêtes" et les autres "un ramassis de bandits étrangers".

Évidemment on trouve heureusement des jugements plus positifs. Généralement, les Piémontais sont considérés comme de "gros" travailleurs. Les archives départementales du Var ne font pas état de réactions aussi tranchées que celles rencontrées à Marseille en 1881, à Aigues-Mortes

en 1893 ou encore à Lyon en 1894. Là, des Italiens seront tués, blessés, pourchassés. Il n'y a pas de situation explosive à La Seyne. On va vers une adaptation des immigrés, vers leur intégration. Dans les maisons, les rues, les quartiers, aux F.C.M., des contacts se créent. Dans les Sociétés de secours mutuel, les Cercles, les associations, des liens se tissent. Et les mariages "mixtes" sont un facteur d'intégration. Les femmes ont joué un rôle important dans cette immigration italienne à La Seyne

Mariées à un homme de leur village, elles vivent au milieu de parents, d'amis de ces mêmes villages. Elles sont les gardiennes de la mémoire et des traditions.

Cela aide à vivre l'immigration ou l'exil qui est parfois dur à supporter.

Référence Bibliographique

■ Fernand Nicolas, *L'immigration italienne à La Seyne-sur-Mer. Deuxième moitié du XIX^e siècle*, Maîtrise, Aix-en-Provence, 1990



Regards

sur l'histoire **de La Seyne-sur-Mer**

n°13

Association
Histoire et Patrimoine Seynois

BP 10315
83512 La Seyne-sur-Mer
Tél. 04 94 74 98 60
www.histpat-laseyne.net

Directrice de la publication
Yolande Le Gallo

Comité de relecture :
**Geneviève Bauquin, Yolande Le Gallo, Dina Marcellesi,
Suzanne Micheau, Ilia Rasoli, Jacqueline Viollet,**

Crédits photographiques :
**Jean-Claude Autran, Famille Ballatore, Geneviève Bauquin, Famille Bertolotto,
Michel Breil, Christian Calabrese, Christophe Charpentier, Pierre Diez,
Claude Majastre, Dina Marcellesi, Marie-Louise Toche, Famille Tosello,
Jacqueline Viollet, Musée Balaguier, Histoire et patrimoine Seynois**

Conception graphique et réalisation
Imprimerie Hémisud
04 94 14 70 14

Prix : 6 euros

ISSN 1637-889X





Carton d'invitation pour le lancement du cargo ASTWI (18 mai 1957)

"Vous voyez des camions de barres de fer rentrer et un jour [...] on va aller au lancement d'un bateau qui va rendre les gens heureux. D'une barre de fer ces hommes ont pu faire des bateaux magnifiques".

Michèle Chabour